



Journal des Femmes

Paris, Boulevard des Capucines, 1.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid

Nº 17.

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

SECONDE PÉRIODE. — Règne de l'allégorie, du genre didactique et de la satire.

(Sixième article.)

ROMAN DU RENARD.

Chez les trouveres de la seconde période, l'esprit satirique, la *gausserie* française s'éparpille d'abord, en quelque sorte, à droite et à gauche, dans mille productions de courte haleine, sirventois, fabliaux, dispuitions, etc. Mais dès la première moitié du treizième siècle, tous ces petits courants épars se réunissent à pleins bords dans un lit commun; et ce fleuve de malice n'est autre que le *Roman du Renard*.

La force règne et s'épanouit triomphante dans les belliqueuses Chansons de Geste de l'époque héroïque; Ysengrin, le loup féodal, mord et déchire à belles dents une proie toujours facile. Dans le *Roman du Renard*, au contraire, c'est la ruse qui prévaut sans cesse. Que voulez-vous? Jacques Bonhomme a fini par s'emparer de l'arme puissante des faibles; avec le temps, il est devenu clerc et lettré, et, vrai Dieu! le voilà qui en profite; il se venge, en les bafouant à cœur joie, des maîtres qui l'ont si longtemps houspillé de leur gantelet de fer, des hauts et puissants barons dont le principal mérite consiste à frapper dru qui leur résiste, et dont toute la science se borne à savoir signer une chartre du pommeau de leur glaive.

Le *Roman du Renard*! jamais sujet n'a été plus populaire que celui-là. Ce n'est pas seulement en France, sur notre vieille terre gauloise, qu'il a élu domicile; il a fait, à la lettre, le tour de l'Europe. Voyez plutôt! En Allemagne, il s'appelle : *Der listiger Reineke Fuchs* (le madré renard Reineke); en Angleterre : *Reynard the Fox*; en Flandre : *Reynaert den Vos*. Il a même été traduit en latin par Hartman Schopper, sous un titre assez diffus dont voici la traduction littérale en vieux style : *De l'admirable fallace et astuce de Reineke, le malin goupil* (renard).

Les fréquents emprunts que cette Iliade de la ruse paraît avoir faits aux fables d'Esopé, le nombre des auteurs qui ont apporté chacun leur grain de sel dans

cet interminable pot-pourri, la composition des diverses branches à d'assez longs intervalles, tout porté à croire que, suivant la remarque judicieuse de Raynouard (*Journal des Savants*, juin 1826), « l'auteur primitif et ceux qui l'ont imité, ont voulu, sous le nom de divers animaux, auxquels ils ont donné et conservé leur caractère connu, mais en leur prêtant les vices et les passions des hommes, peindre les usages, les vices, les ridicules du siècle où ils écrivaient. »

A eux tous, ils étaient la monnaie anticipée de Molière et de La Fontaine.

Quelle a pu être, maintenant, l'origine première de cette fiction? Les uns en font honneur à nos vieux trouveres; les autres pensent que le *Roman du Renard* a été d'abord composé en latin. Ailleurs même, on suppose que l'idée primitive en a été puisée dans les *sagas* du Nord ou dans les contes de l'Orient. L'opinion la plus probable est encore celle qu'a émise Ec-card, dans sa préface des *Mélanges étymologiques* de Leibnitz (Hanovre, 1717). Suivant cet écrivain, la fiction du *Renard* serait allusive à l'histoire d'un comte austrasien; et le mot *Renard* (Reinard ou Réginard) ne serait autre que le nom même de ce comte. Ainsi, au rebours de ce qui se pratique ordinairement à l'égard des noms propres, dont la plupart sont issus de noms communs ou d'adjectifs (par exemple, Leblanc, Legris, Serrurier, Charpentier, etc.), ici ce serait le nom propre qui aurait donné naissance au nom commun actuellement en usage.

En effet, le mot *renard* ne se rattache nullement à la langue latine, source principale de notre vocabulaire. *Renard*, en latin, se dit *vulpes*; en vieux français, *vulpes* avait formé *goupil*, *goupil*, qui se rencontre fréquemment dans les fables de Marie de France. Il est même à remarquer que l'introduction du mot *renard* dans notre langue coïncide avec l'apparition et la grande vogue du *Roman du Renard*. D'où il ré-

sulte pour nous que, selon toute probabilité, l'un a engendré l'autre.

Pour en revenir aux assertions d'Eccard, cet auteur nous apprend que, sur la fin du neuvième siècle, il y avait dans le royaume d'Austrasie un comte appelé Régnard ou Reinard, personnage adroit et rusé, d'une politique peu scrupuleuse, le Machiavel de son temps. Cet homme était conseiller du roi Zwentibold, qui finit par l'exiler à la suite de quelque méchant tour. Reinard se retira secrètement dans une forteresse qui lui appartenait; et là, cherchant par tous les moyens possibles à se venger de son ancien maître, il suscita contre Zwentibold tantôt les Français, tantôt le roi de Germanie. La poésie populaire ne tarda pas à s'emparer de ce Reinard; et à force de célébrer ses innombrables stratagèmes, elle en vint jusqu'à ne plus voir en lui qu'un véritable goupil, et l'identifia complètement avec l'animal défilant et matois qui porte encore aujourd'hui son nom.

Pierre ou Perrot de Saint-Cloud, dont le nom s'est déjà rencontré plusieurs fois sous notre plume, composa la première branche du *Roman du Renard*. Le succès incroyable qu'elle obtint dès l'instant de son apparition, excita la verve d'un grand nombre de troubadours contemporains, qui s'empressèrent d'ajouter chacun leur branche à l'œuvre primitive. Avec un pareil système, elle aurait bien pu ne jamais finir. Heureusement, tout a un terme en ce monde.

Parmi ces continuateurs, on cite principalement Richard de Lison, Jacquemart Gielée, Rutebeuf, etc.

Il nous serait impossible, on le comprendra facilement, de donner ici une analyse complète et détaillée du *Roman du Renard*: d'abord, la réunion des diverses branches qui le composent forme un léger total de plus de quatre-vingt mille vers, et la besogne serait un peu rude à vouloir démêler tout ce fatras; en outre, et c'est là surtout ce qui nous arrête, comme la Chanson de Geste de maître Renard est une Odyssée éminemment satirique, on y abuse à chaque instant du droit de tout dire, droit inconvenant et dangereux auquel, pour notre compte, nous renonçons très-volontiers.

Cependant, le peu que nous en dirons suffira amplement pour faire connaître et apprécier cette épopée burlesque, si chère à nos bons aïeux.

Voici le début de la première branche, composée, comme nous l'avons dit plus haut, par Perrot de Saint-Cloud :

Seigneurs, ouï avez maint conte
Que maint contère vous acote;
Comment Paris ravit Hélène,
Les maux qu'il en eut et la peine...
Et fables et Chansons de Geste,
Romans du loup et de la beste;
Maint autre conte par la terre :
Mais onques n'ouïtes la guerre
Qui tant fut dure et de grand fin,
Entre Renard et Ysengrin (le loup).

L'auteur nous apprend ensuite comment Renard et Ysengrin *issirent* (naquirent) de la mer, ni plus ni moins que la blonde Vénus dans la mythologie grecque. Peut-être même est-ce de sa part une réminiscence classique.

« Après avoir chassé du paradis Adam et Ève, Dieu, nous dit-il, touché de compassion, leur remit

une baguette au moyen de laquelle, rien qu'en frappant la mer, ils feraient sortir des flots toute chose dont ils pourraient avoir besoin :

Adam tint la verge en sa main,
En mer fêrit (frappa) devant Èvain;
Sitost comme en la mer fêrit,
Une brebis fors (dehors) en saillit (sortit).
Lors dist Adam : Dame, prenez
Cette brebis, et la gardez;
Tant nous donra lait et fromage!

Mais Èvain ne se contente pas d'une seule brebis; elle veut en avoir au moins deux. Prenant la baguette des mains d'Adam, elle frappe la mer à son tour, et vigoureusement, afin que la brebis soit plus grosse

En la mer fêrit roidement;
Un loup en saut (en sort), la brebis prenâ;
Grande aléure et grand galos,
S'en va li loup fuyant au bos.

— A l'aide! au secours! s'écrie Èvain, qui voit déjà son unique brebis perdue.

Adam la verge reprise a,
En la mer fiert (frappe) par mautalent (avec colère);
Un chien en saut hastivement.

Ce nouvel animal s'élance à la poursuite du loup, et engageant avec le ravisseur une lutte victorieuse, l'oblige à lâcher sa proie. Adam et Ève se remettent à frapper la mer, pour en faire sortir d'autres animaux. Mais Ève n'a pas la main heureuse; tous les animaux qu'elle fait apparaître au bout de sa baguette sont d'une nature sauvage et indomptable. Son mari seul a le privilège de produire des bêtes domestiques et privées :

Toutes les fois qu'Adam fêrit
En la mer, que beste en issit (sortit),
Celle beste si retenaient,
Quelle que fut, et apprivaient;
Celles que Ève fist issir
Ne put-il onques retenir:
Sitost com de la mer issaient,
Après le loup au bois allaient.
Les (animaux d') Èvain assauvageissaient,
Et les (ceux d') Adam apprivoisaient.

Maître Renard naquit, bien entendu, d'un des plus mauvais coups de la baguette d'Èvain.

Le drôle ne tarde pas à se brouiller avec son digne oncle, messire Ysengrin le Loup, lequel a épousé dame Hersant la Louve. Il n'est sorte de misère et de mystification que ce pauvre Ysengrin, malgré les *grandes dents* qui plus tard lui serviront à dévorer le *Petit Chaperon Rouge*, n'ait à endurer de la part de son coquin de neveu. Guerre sans merci, lutte perpétuelle entre don Renard et messire Ysengrin, entre la ruse et la force; et, comme nous l'avons déjà dit, c'est la ruse qui l'emporte toujours. La férocité brutale ne peut tenir tête à la malice intelligente.

Voici, par exemple, de quelle manière Renard fit pêcher à Ysengrin les anguilles :

Ce fut un peu devant Noël...
Le ciel fut clair et estelé (étoilé),
Et li vivier se fut gelé
Où Ysengrin devait pêcher...

Il n'y avait qu'un *pertuis* pratiqué dans la glace par quelques *vilains* des environs.

Là vint Renard tout essléssé (tout en hâte),
Et son compère regarda :
Sire, fait-il, trayez-vous ça (venez par ici) ;
Si est là plenté (quantité) de poissons,
Et li engin où nous peschons
Les anguilles et les barbiaux,
Et autres poissons bons et biaux.

Cet *engin* à pêcher est tout bonnement un seau. En ce temps-là, sans doute, les anguilles mettaient beaucoup de bonne volonté à se faire prendre.

Dist Ysengrin : Sire Renard,
Or le prenez de l'une part,
Et me l'attachez à la queue.

Ce qui est dit est fait. Renard prend le seau et l'attache de son mieux à la queue d'Ysengrin.

— Frère, dit-il ensuite à messire Loup, plongez maintenant votre seau dans le *pertuis* de la glace; et tenez-vous là bien tranquille, ne bougez mie, en attendant que les poissons viennent.

Lors s'est en un buisson fichié,
Si mist son groing (son museau) entre ses piés,
Tant que il voie que il (le loup) fasse.

Ysengrin s'établit patiemment à son poste, sur la glace du vivier; il plonge dans l'ouverture la queue et le seau qui pend au bout, et il attend. Une heure se passe; le pêcheur d'anguilles commence à trouver le temps bien long !

L'iaue (l'eau) commence à englacier,
Et li siaux à enlacier
Qui à la queue fut noué.

— Allons-nous en, dit alors maître Renard,

Allons-nous-en, biau doux ami,
Assez avons de poissons pris.
Et Ysengrin li escria :
Renard, fait-il, trop y en a ;
Tant en ai pris, ne sais que dire.
Et Renard commença à rire,
Si li a dit tout en apert (ouvertement) :
Cil qui tout convoite, tout perd.

Arrive, sur ces entrefaites, messire Costant Desgranges,

Un vavasseur bien aaisié (bien à son aise, riche).

Il est en chasse avec tout son monde. Un de ses piqueurs aperçoit le loup :

Ha ! ha ! le loup ! ahie ! ahie !

Maître Renard décampe au plus vite, et laisse le malheureux Ysengrin se tirer d'affaire comme il pourra. Celui-ci fait une héroïque défense, il étrangle les chiens, il mord les chasseurs. Mais enfin, il va périr... Damp Costant le frappe.... Heureusement l'épée dévie, et au lieu d'abattre la tête du loup, elle lui tranche seulement la queue :

Férir le cuida en la teste,
Mais d'autre part le coup s'arrête

Vers la queue descend l'espée,
Tout ras-à-ras li a coupée...

Ysengrin, du même coup, échappe à la mort et tire ses grègues; mais sa queue est restée en gage :

Dont moult li poise (pèse) et moult li griève,
A peu que le cœur ne li criève...

Comment osera-t-il se montrer en public, à la cour du roi Noble surtout, où il compte tant d'envieux et de rivaux, maintenant qu'il est privé à tout jamais de cet appendice indispensable ?

A tant (ainsi) s'en va, et dist et jure
Que de Renard se vengera,
Au premier lieu qu'il le verra.

C'est jurer un peu tard, et messire Ysengrin ressemble fort au corbeau de La Fontaine, cette autre victime de maître Renard, que Perrot de Saint-Cloud non plus n'a eu garde d'oublier, comme nous le verrons tout à l'heure. D'ailleurs, Ysengrin a beau jurer ses grands dieux qu'on ne l'y reprendra plus, rien ne pourra l'empêcher de retomber encore, et mille fois pour une, dans les innombrables pièges que lui tend d'heure en heure son malin adversaire.

Voyons maintenant si comme Renard prist Chanteclair le Coq, et ne sut pas le garder :

Notre fiefié coquin rencontre un jour Chanteclair, qui, en l'apercevant, commence par se mettre en lieu de sûreté. Cela ne fait pas le compte du sire au fin museau.

Damp (seigneur) Chanteclair, ce dist Renard,
Ne t'enfus pas, n'aye regard ;
Moult par (très-fort) suis liez (joyeux) quand tu es [sain,
Car tu es mon cousin germain.

Voilà une singulière parenté ! Le coq, cependant, a l'air d'y ajouter foi :

Chanteclair lors se rassura,
Et de joie un sonnet chanta.

Est-ce que, par hasard, maître Chanteclair serait l'inventeur de ce genre de poésie ?

— Te souvient-il, lui demande Renard, de ton bon père Chanteclin ? Quel artiste c'était !

Oncques nul coq si (ainsi) ne chanta ;
Telle voix eut et si clair ton,
Que d'une lieue l'oyait-on.

— Cousin Renard, répond Chanteclair, je vous vois venir :

Voulez me prendre par engin (par ruse).

— Moi ? réplique le traître. Pouvez-vous le penser ? Ne sommes-nous pas de la même famille ? Ne sommes-nous pas d'une chair et d'un sang ? Ah ! doux ami, plutôt que de te faire le moindre mal, j'aimerais mieux me voir estropié d'une patte. Rassure-toi : tu m'appartiens de trop près, beau cousin ! Voyons : sois aimable envers ton petit parent ; permets-moi d'apprécier ton talent musical ; chante-moi... ce que tu voudras, pourvu que ce soit en clignant de l'œil.

— Volontiers, beau cousin. Seulement... écarter-vous un peu :

Et je dirai une chanson ;
N'aurai voisin ci environ
Qui bien n'entende mon fausset.

Renard sourit :

— C'est cela. Chante, cousin, et je verrai tout de suite si tu es le digne fils de feu Chanteclin, mon oncle.

Lors chanta Chanteclair un vers (verset, couplet) ;
L'un œil eut clos et l'autre ouvert,
Car moult forment crevait (craignait) Renard ;
Souvent regarde celle part (de son côté).

— Peuh ! fait maître Renard. Qu'est-ce que tu me chantes-là ? Rien qui vaille. Feu Chanteclin, ton père, s'en acquittait bien autrement ! Il y mettait de l'expression, lui ! Il nous faisait de longues roulades, en *clignant des yeux*, à nous faire pâmer d'aise.

Chanteclair se pique d'amour-propre.

Quel fils ne se croit pas plus *savant* que son père ?

Il commence un nouveau motet, et cette fois, *il cligne des yeux* pour tout de bon. Renard, qui n'attendait que cela, profite du moment, lui saute à la gorge et l'emporte.

La bonne dame du mesnil (de la ferme)
A ouvert l'huis de son courtil (jardin),
Car vespres est (c'était le soir), et si vouloit
Ses gelines (ses poules) mettre en son toit.

Juste en ce moment, Renard passe devant elle avec sa proie.

— Haro ! s'écrie la fermière ; à l'assassin ! au voleur !
Le fermier et les valets accourent ; on s'élance à la rescousse, on se précipite sur les traces du larron.

— Tu ne l'emporteras pas ! lui crie le fermier.

N'est si sage qui ne folioie (qui ne fasse preuve de folie) ;

Renard qui tout chacun déçoit,
Fut déçu à cette fois.

— Ah ! je ne l'emporterai pas ! dit-il en se retournant. C'est ce qui vous trompe, sire fermier. Je l'emporterai malgré vous, entendez-vous bien ?

En parlant ainsi, naturellement, il ouvre la gueule. Naturellement encore, il lâche le coq, qui, tout meurtri qu'il est, retrouve assez de force et de présence d'esprit pour s'envoler sur un pommier voisin. Les rôles sont changés.

Chanteclair a jeté un ris :

« Renard, fait-il, que vous est vis (qu'en pensez-vous ?)
De cette chose que vous semble ? »
Li léchier (le glouton) frémit et tremble,
Si li a dit par félonie :
« La bouche, fait-il, soit honnie
Qui s'entremet de noise (bruit) faire,
Quand plus elle se devrait taire ! »

— La *male goutte* lui crève l'œil, riposte Chanteclair sur le même ton, à celui

Qui s'entremet (s'avise) de sommeiller
À l'heure qu'il devrait veiller !

— Cousin Renard, ajoute-t-il ensuite,

Nul ne se doit en vous fier ;

Au diable votre cousinage !

Il me dut tourner à dommage.

Renard trahistre (traître), allez-vous-en

Se vous estes ci (ici) longuement,

Vous y lairez celle gonelle (votre casaque, votre peau)

Renard n'a soing de la favelle (de la conversation) ;

Ne veut plus dire, ains s'en retourne...

Renard s'en va toute une sente (le long d'un sentier),

Moult est dolent, moult se démente (se désespère)

Du coq qui li est échappé.

Une autrefois, Renard était en train de quérir pâture pour sa femme et pour ses enfants, qui n'avaient pas mangé depuis deux ou trois jours : il y avait famine complète dans la renardière. Au détour d'un sentier, il aperçoit monseigneur Noble, le Lion, en compagnie de son ennemi intime, à lui Renard, messire Ysengrin.

— Bon ! se dit-il aussitôt, maître Ysengrin aura encore de mes nouvelles, si faire se peut.

Il aborde le roi des animaux et le salue moult humblement, comme tout bon vassal doit faire quand il rencontre son suzerain. Sa Majesté Noble ne peut s'empêcher de rire, à la seule vue du drôle qu'elle connaît de longue date.

— Bonjour, dit-elle, maître fripon ! Vous voilà, sans doute, comme toujours, en quête de quelque nouvelle *tricherie* ?

— Votre Majesté est bien bonne. Depuis le matin, je cherche une nourriture quelconque pour mes petits enfants qui pleurent, pour ma pauvre femme qui est enceinte :

Et je n'ai mie encore atteinte

Chose que li puisse porter,

Et dont la puisse conforter

Pour la faim qui la destraint (presse) fort.

Je vous prierais bien de me permettre d'aller en ce moment à la chasse avec vous. Mais à quoi bon ?

Las ! vous ne daigneriez souffrir

Que si petit hom com je suis

De corps et de force autresi (aussi)

Alast o (avec) vous en compagnie ;

Mieux amez la grand'baronie

De vostre cour avecques vous,

Si comme est sire Brun li Ours...

Seigneur Ysengrin et les autres ;

N'avez cure de povre gent.

— Comment donc, Renard ! lui répond sire Noble avec une affabilité vraiment royale. Vous viendrez avec nous,

Tant que proie puissions trouver

Dont nous puissions tous déjeuner.

Quel honneur ! Maître Renard ne demanderait pas mieux que de pouvoir l'accepter. Malheureusement, il y a un obstacle :

Sire, fait-il, je n'oserais

Pour messire Ysengrin le Loup...

Bien sais qu'il m'a à contre-cœur...

N'onques ne lui fis par mon chief

Que je sache qui lui fust grief.

Voilà ce qui s'appelle, en termes vulgaires, avoir de l'*aplomb*.

— C'est bien, dit le roi ; je me charge de rétablir la paix entre vous deux.

Sa Majesté a donc l'obligeance d'intercéder auprès d'Ysengrin en faveur de Renard. Elle débite même à ce propos un fort beau discours sur le pardon des injures.

— Puisqu'il vous plaît ainsi, Monseigneur, répond courtoisement sire Ysengrin,

Je lui pardonne en bonne foi,
Ici illecques (ici même), devant vous;
Jamais n'être (ne serai) vers lui iroux (en colère),
Tant que la vie au corps me soit.
Ains (au contraire) veux que mon bon compaign soit.
Après ces mots, s'entrebaïsèrent
Eux qui onques ne s'entr'aimèrent,
Ni jamais ne s'entr'aimeront...
Paix ont faite, quelle que soit...
Devant le roi l'ont fiancée,
Mais moult aura courte durée.

— En chasse maintenant ! dit sire Noble.

La chasse est bonne. On prend un taureau, une vache et son *vêel*. Il s'agit de partager la proie. Le roi s'adresse pour cela au savoir-faire et au coup d'œil d'Ysengrin :

Ysengrin, or venez avant,
Si faites cette partison (ce partage);
Trop y aurait grand mesprison,
Si chascun n'en avait sa part.

— Sire, répond le loup, je suis aux ordres de Votre Majesté.

Et il se dit en lui-même :

— Comment ferai-je bien, pour que ce traître et félon Renard ne soit en rien compris dans le partage, lui qui m'a joué tant de vilains tours en sa vie ?

Après quelques secondes de réflexion :

— Dieu me gard ! sire, le mieux dans tout cela, c'est que vous preniez pour vous le taureau et la génisse. Moi, je me contenterai du veau. Quant à ce gaillard au poil roux (*montrant Renard*), qu'il aille quérir pâture ailleurs.

Noble a croulé (remué) un peu la teste,
Quand la parole a entendue;
Si a haussé la destre poue (la patte droite),
Et fier (frappe) Ysengrin à la joue.

Le coup est si rudement appliqué, qu'il lui met toute la figure en sang. Puis se tournant vers damp Renard, il lui ordonne de faire à son tour le partage. Renard essaye d'abord de décliner ce dangereux honneur :

— Vous savez bien, sire, dit-il humblement au roi, que toute la proie est vôtre. Prenez-la donc, et ne nous en donnez à tous les deux que selon votre bon plaisir.

— Ce n'est pas cela, répond Sa Majesté Noble d'un ton qui n'admet point de réplique. J'entends et je veux que vous, maître Renard, vous partagiez la proie avant de vous en aller d'ici.

Sire, puisque vous le voulez,
Fait Renard, je la partirai (partagerai).
Il m'est avis, au sens que j'ai,
Que ce tor (taureau) à vous seul ayez;
Mieux sera en vous employé
Qu'il ne sera en nulle autre âme.
Et la vache sera à ma dame (la lionne),
Qui (la vache) est grasse et tendre et jeunette;
Et votre fils qui mais n'allaita (qui ne tette plus),

Qui a en cest an esté né,
Aura, se ainsi le voulez,
A son mangier ce yélet (ce jeune veau)
Qui est tendre et qui est de lait,
N'aura encor huit mois demain;
Car entre moi et ce vilain (le loup),
Irons en autre lieu chasser.
Pour nostre vivre pourchasser.

L'auguste monarque bondit de joie en l'entendant parler de la sorte :

— Ami Renard, s'écrie-t-il tout radieux, qui donc a pu t'apprendre à partager si bien ?

— Mon Dieu ! sire, c'est tout bonnement le soufflet que votre griffe royale a daigné administrer à mon compère Ysengrin.

Damp Renard ne conserve pas longtemps la haute faveur dont il jouit auprès de Sa Majesté Lionne. Les escapades que ce mauvais sujet se permet continuellement finissent par dépasser toutes les bornes, et les plaintes se multiplient à tel point sur son compte, que le roi des animaux fait publier un *ban* contre lui. Ordre est donné en conséquence à quiconque pourra mettre la patte sur le drôle, de le pendre immédiatement haut et court, sans autre forme de procès.

Renard s'enfuit à cette nouvelle, l'œil aux aguets, l'oreille droite, le nez au vent, et se garant de toutes les bêtes qu'il rencontre.

Envers une ville s'adresse,
En la maison d'un teinturier
Qui moult savait de son métier;
Sa teinture avait destrempee,
Et au mieux qu'il put attempée (apprêtée);
Fait l'avait pour teindre en jaune.

Cet homme était allé chercher une *droite aune*, pour mesurer le drap qu'il voulait jeter dans sa cuve. Pendant ce temps-là, maître Renard qui est entré dans la cour pour fureter partout, suivant sa coutume, et pour tâcher de découvrir le poulailler, saute par la fenêtre ouverte et tombe juste dans l'apprêt. Au bruit qu'il fait en se débattant, le teinturier arrive, et, voyant cet animal qui barbote dans sa teinture, saisit un énorme bâton pour l'assommer.

Mais Renard forment li escrie :
Biau sire, ne me frappe mie;
Je suis beste de ton mestier,
Et te puis bien avoir mestier (rendre service);
Souvent en ai esté lassé,
Et en sais plus que toi assez.

— Aide-moi à sortir de *léans*, et je t'apprendrai pour ta peine comment on pratique la teinture à Paris la *grand'ville*.

Le vilain se laisse attendre par cette promesse, et retire de la cuve notre maître fripon, brillant comme un soleil sous sa nouvelle livrée. Quand Renard est sur pattes :

— Prud'homme, dit-il au débonnaire teinturier,

Ta teinture est moult bien prenant,
Jaune en suis et tout reluisant;
Jà ne serai mais recognu
En lieu où j'aie esté vêu.
Moult par en suis liez (joyeux), Dieu le sait,
Car trestout li monde me hait.
Or remanez (restez), car je m'en vois
Querre aventure par ces bois.

Le maraud laisse là son homme, bouche béante, et, prenant sa course, s'enfuit dans un essart (terre défrichée). La première rencontre qu'il y fait, est celle de messire Ysengrin.

— Tiens, se dit-il, voilà mon compère ! Abordons-le, ce cher Ysengrin ! Je ne pense pas qu'il me reconnaisse, changé de couleur comme je le suis, des pieds à la tête. Il ne pourrait me reconnaître qu'à la voix ; mais j'aurai soin de me déguiser aussi sous ce rapport, et bien fin sera-t-il s'il me prend :

J'irai à lui, à quoi que tort,
Saurai nouvelles de la cort (cour).

Ysengrin le voit venir. Il en a presque peur,

Et dist que mais (jamais) ne vit telle beste ;
D'étranges terres (de pays étrangers) est venue.

Renard le salue avec courtoisie, et se met à lui baragouiner un jargon mêlé d'anglais. Il se donne pour un fameux ménestrel, fraîchement débarqué de la Grande-Bretagne.

— Comment as-tu nom ? dist Ysengrin.
— Moi fait aver nom Galopin ;
Et vous, comment, sire prud'hom ?
— Sire Ysengrin m'appelle-t-on.

Là-dessus, maître Galopin le jongleur se vante de savoir une foule de lais, tous plus beaux les uns que les autres : lais de la Table-Ronde, lais du roi Arthur, de l'enchantement Merlin, de monseigneur saint Brandan, etc.

Dist Ysengrin : Tu es moult preux (habile)...
Et tu sais moult, si com je croi ;
Mais, foi que dois Artus li roi,

Si j'ai un conseil à te donner, mon compère, évite autant que possible

Un losengier (fripon), un traitour
Qui envers nul hom n'eut amour,
Qui tout déçoit et tout engigne (1).
Dieu me donne qu'au poing tiegne !
Avant-hier, escapa le roi
Par son engin, par son boboi (sa ruse)...
Si je l'pouvais au poing tenir,
Moult tost lui conviendrait mourir ;
Li roi m'en a donné congie,
Et commandé et chalangié (sommé).

— Et comment, demande maître Galopin, s'appelle ce misérable ?

— Il a nom Renard.

— Ah ! bien, Renard ! fait l'hypocrite, ce n'est pas moi qui voudrais te ressembler !

— Et vous avez raison, répond le naïf Ysengrin. Apollon lui-même ne vous guérirait pas d'une semblable maladie :

Vous avez droit, dist Ysengrin,
Ne vous garirait Apollin.

(1) Engigner, enseigner, tromper ; du latin *ingenium*, esprit, finesse. En italien, *ingannare*.

Tel, comme dit Merlin, cuide enseigner autrui,
Qui souvent s'engigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui ;
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.

LA FONTAINE, liv. IV, f. xi.

Puis il ajoute :

— Viens-t'en à la cour, beau doux ami ; viens y faire valoir tes talents de ménestrel et de jongleur.

— Las ! messire, comment faire ? J'ai perdu ma vielle.

— N'est-ce que cela ? Ne t'inquiète point :

Viens-t'en, une vielle sais
Chez un vilain qui toute nuit...
A ses enfants en fait grand'joie ;
N'est guère nuit que je ne l'ois (entende).

Les deux vauriens se mettent donc en route, dans l'intention de s'approprier la vielle en question. Chemin faisant,

Sire Ysengrin assez lui conte
Comment Renard lui a fait honte ;
Assez lui conte en son français,
Renard lui répond en anglais.

Le soleil est couché depuis longtemps, lorsqu'ils arrivent au courtil du vilain.

Lès la paroi (près du mur) sont accotés (appuyés) ;
Ils vont écoutant toute nuit
Comme li vilain fait son desduit (amusement).

Enfin, cet homme va se coucher. Ysengrin regarde par un trou qu'il connaissait dans le mur depuis un an,

Et par une ais (planche) qui ert (était) fendue,
A vu la vielle au clou pendue.

Tous les gens de la maison

Soufflent et ronflent moult forment.

Seul,

Un grand mastin gist lès le feu.

Ce matin a l'oreille dure, à ce qu'il paraît.

— Attends moi-là, dit messire Loup à son compagnon. Je connais parfaitement les êtres, et je m'en vais te quérir la vielle.

Ysengrin fut monté en haut,
Par la fenestre léans saut (saute dans la maison) ;
Illecques (là) où la vielle pend
S'en va tout droit, puis la despend ;
A son compagnon l'a tendue,
Et cil (celui-ci) à son col l'a pendue.

— Bien ! se dit Renard *in petto* ; maintenant, mon compère, je vais te jouer un nouveau tour de ma façon.

A la fenestre droit s'en vient,
Au bastonnet qui la soutient ;
Le baston cline et elle clot,
Et Ysengrin léans enclot.

Le chien de la maison, le mâtin de tout-à-l'heure, a fini par sentir la présence du loup. Il aboie, tout le monde se réveille. On accourt. Heureusement, Ysengrin ne perd pas la tête. Quand il voit qu'on ouvre la porte,

Entre la porte et le vilain
Fist Ysengrin un saut à plein ;
Si fort le hurte qu'il l'abat
Sur le plancher trestout à plat.

Et de courir. Il arrive au bois sans autre encombre :

Tant fait qu'il vient en sa Louvière ;
Par l'huis s'en entre par derrière,
Sa mesnie (sa famille) trouve léans :
Dieu soit, fait-il, o (avec) vous céans !
Dame Hersant (la Louve) était aïse,
Au col lui saut, cent fois le baise ;
Et ses fils saillent, si l'accolent,
Jouent et gabent (folâtrant) et parolent.

Tableau d'intérieur à mettre, si l'on veut, à côté du Père de Famille de Greuze.

Ainsi, d'aventure en aventure, de mauvais tour en mauvais tour, se poursuit jusqu'au bout la curieuse Odyssée de maître Renard. On y voit défilier avec lui Sa Majesté Noble le Lion, maître Tybert le Chat, messire Brun l'Ours, monseigneur Ysengrin le Loup ; et au second plan, après ces hauts personnages, Chanteclair le Coq, don Rouciaux l'Ecureuil, Couard le Lièvre, Belin le Mouton, Pelé le Rat et dame Chenue la Souris. Mais d'amp Renard est toujours-là, en première ligne. A lui les honneurs du poème ! Il en est le héros principal, et les autres figures, petites ou grandes, ne sont que des accessoires à côté de la sienne. Tantôt il mange le poisson aux charretiers ; tantôt il fait avaler (descendre) son éternel plastron, Ysengrin, dedans un puits qui, à coup sûr, n'est pas celui de la vérité. Ou bien encore, il enlève adroitement son fromage à maître Corbel, et un rayon de miel à monseigneur Brun l'Ours. Le gaillard fait son chemin dans le monde féodal : il est successivement jongleur, ermite, pèlerin, maître (médecin), chevalier, baron, voire même empereur ; et après avoir atteint

une heureuse vieillesse, il trépassé paisiblement, entouré de ses amis inconsolables, dans son manoir seigneurial de Maupertuis. Bien plus, les regrets, les oraisons funèbres et les couronnes d'immortelles pleuvent sur sa tombe récente, et son épitaphe, suivant l'usage antique, lui prête toutes les vertus.

Belle conclusion et digne de l'exorde !

Le *Roman du Renard* a été célèbre dès le commencement du treizième siècle, époque de l'apparition de sa première branche. Gautier de Coinci, mort en 1236, le cite déjà comme un ouvrage très-répandu, au point que plusieurs personnes, même des hauts dignitaires du clergé, en faisaient peindre les principales scènes sur les murs de leurs appartements. Ce vieux poème conserve encore de nos jours un certain air de fraîcheur et de jeunesse, qui lui donne en quelque sorte tout le charme d'une piquante nouveauté. C'est que cette peinture idéale et parfois étrange de la vie intérieure des forêts et des animaux qui les peuplent, est en réalité la peinture fidèle et animée de l'homme lui-même, à toutes les époques ; c'est que cet antique roman, qui fit les délices de nos bons aïeux, est un miroir pour les hommes du dix-neuvième siècle, comme il en était un pour ceux du treizième. Le plus grand poète de l'Allemagne, l'auteur de *Faust*, Goëthe, l'a tellement senti, qu'il n'a pas dédaigné de reprendre en sous-œuvre le poème du *Renard* dans une imitation épique en douze chants, devenue classique au delà du Rhin sous le titre ancien et consacré de *Reineke Fuchs*.

JOSEPH BOULMIER.

BIBLIOGRAPHIE.

VIE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES,

EVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE

Par M. H..., curé de Saint-Sulpice.

(Deuxième article.)

« La douceur résume en quelque sorte la vie de saint François de Sales : cette vertu a été depuis son enfance jusqu'à son dernier soupir son caractère distinctif. S'il a fait de si grandes choses, c'est par l'empire de sa douceur, s'il a converti tant de pécheurs et d'hérétiques, élevé à la perfection tant d'âmes justes, consolé tant de cœurs affligés, c'est par l'unction de la douceur ; si enfin les livres qu'il a composés font encore tant de bien, c'est parce que la douceur s'y montre à toutes les pages et semble en avoir écrit toutes les lignes. « Nous citerons donc quelques traits de cette douceur si précieuse, charme de la vie de famille, lien de la société, vertu nécessaire à tous, et surtout aux femmes, dont le rôle est tout pacifique et dont les actions doivent porter le cachet de la bienveillance et de la sérénité.

» La douceur n'était point née avec lui ; il était

d'un tempérament fort sanguin, et par conséquent naturellement vif, impatient, colére. Un jour qu'il avait été insulté sans opposer un seul mot à toutes ces injures, son frère lui ayant demandé s'il n'avait ressenti en lui-même aucun mouvement d'indignation : — Ah ! répondit-il, je sentais la colère bouillonner dans mon cerveau, comme l'eau dans un vase sur le feu. Mais, à force d'examens de conscience, continués pendant vingt-deux ans entiers, à force de vigilance, de combats, de victoires sur lui-même, à force, comme il le disait, de prendre la colère au collet, de la gourmander et de la fouler aux pieds, il vint à bout de maîtriser son humeur, jusqu'à être vraiment comme Moïse, le plus doux des hommes de son temps. — Je ne pense pas, disait madame de Chantal, qu'on puisse exprimer par des paroles cette exquise douceur que Dieu avait répandue en son âme, en son visage, en ses yeux et ses paroles... De là ce cri du cœur de saint Vincent de Paul : — Oh ! mon Dieu ! si monseigneur de Genève est si bon, qu'il faut donc que vous le soyez vous-même !

» Cette douceur, que François recommandait si fort en toute circonstance, il la pratiquait dans la vie intime, même à l'égard de ses domestiques : jamais il ne leur disait une parole d'humour ; s'il les repre-

naît lorsqu'ils faisaient des fautes, la correction était assaisonnée de tant de douceur, qu'il y entrait toujours, dit M. de Belley, beaucoup plus d'huile que de vinaigre; et s'il leur demandait quelque chose pour son service, c'était toujours avec des paroles douces et agréables. Un jour, un grand seigneur l'étant venu voir, et la conversation s'étant prolongée après la chute du jour, sans que le domestique songeât à apporter de la lumière, François, après avoir reconduit le gentilhomme dans l'obscurité, dit pour toute correction au domestique chargé d'éclairer : — Savez-vous, mon cher ami, que deux bouts de chandelle nous eussent valu ce soir dix écus d'honneur?... Lorsque les domestiques faisaient bien leur devoir, il les encourageait et leur témoignait par de douces paroles et un air aimable, qu'il était content d'eux, qu'ils avaient toute sa confiance, qu'il aspirait à les rendre heureux, et qu'il les tenait enfin pour ses enfants ou ses chers amis et, lorsqu'ils tombaient malades, il avait pour eux les soins d'une mère. C'est ainsi qu'il voulait que tous les maîtres traitassent leurs domestiques : il ne pouvait voir sans douleur la conduite contraire, et ses fâcheuses conséquences. On lui objectait le proverbe si connu : *La familiarité engendre le mépris*.

— Oui, disait-il, la familiarité grossière est répréhensible, mais jamais la familiarité civile, cordiale, honnête et vertueuse, car comme elle procède de l'amour, elle engendre l'amour véritable, qui n'est jamais sans estime, et par conséquent, sans respect... Il faut se souvenir toujours que nos domestiques sont notre prochain et ces pauvres frères que la charité nous oblige d'aimer comme nous-mêmes. Aimons-les donc, ces chers prochains qui nous sont si proches, qui vivent avec nous sous un même toit et d'un même bien, et traitons-les comme nous voudrions être traités si nous étions à leur place et dans leur condition.

» Attirés par sa bonté, les visiteurs semblaient se multiplier chaque jour et se pressaient en foule autour de lui, et lui, sans se sentir importuné, gardait sa douceur et sa paix. — Ce sont, disait-il, des enfants qui courent au sein de leur père; jamais une poule ne se fâche quand ses poussins se jettent tous à la fois sous ses ailes; elle étend, au contraire, le plus qu'elle peut, ses ailes maternelles pour les couvrir tous, et mon cœur aussi me semble se dilater à mesure que le nombre de mes chers enfants s'accroît autour de moi.

» Je ne pense pas, dit un témoin de sa vie, qu'il se puisse jamais trouver au monde un homme qui ait une plus parfaite charité à l'endroit de son prochain. Servir et secourir le prochain, c'était là son exercice continu. Les peines, les travaux, les incommodités, les périls les plus grands ne lui étaient rien, pourvu qu'il fût utile et secourable à ses frères en Jésus-Christ. Il a plu à Dieu, disait-il, de faire ainsi mon cœur : Je le veux tant aimer, ce cher prochain, je le veux tant aimer! Oh! quand sera-ce que nous serons tous détrempés en douceur et en charité envers le prochain? Je lui ai donné toute ma personne, mes moyens, mes affections, afin qu'il s'en serve selon ses besoins...

» Les premiers sur lesquels le saint évêque épanchait sa charité, c'étaient ses amis. Ses belles qualités lui en avaient fait un grand nombre, et lui, de son côté, était le meilleur ami qui pût se rencontrer : ami sincère et vrai, ennemi de toute duplicité, plus encore

de toute flatterie; ami généreux, qui, mettant son plaisir à procurer le plaisir des autres, n'était jamais plus content que quand il avait pu rendre service, et cherchant toujours à faire des heureux, au risque de faire des ingrats; ami discret, incapable de laisser échapper un secret par légèreté; ami tendre, compatissant et identifiant toute son âme, si je puis ainsi parler, avec celle de ses amis. Laissons-le parler lui-même : — Je suis par tout le reste de mon âme, dit-il, faible et pauvre; mais j'ai l'affection fort tenante et presque immuable à l'endroit de ceux qui me donnent le bonheur de leur amitié. Il n'y a personne au monde qui ait le cœur plus tendre et plus affectionné pour ses amis que moi, ni qui éprouve des sentiments plus vifs de leur séparation. Je prendrai toujours part à tous les événements agréables ou désagréables qui vous toucheront, écrivait-il à son ami Deshayes, lequel par un sentiment chrétien avait pardonné une grave injure, mais je me réjouis de celui-ci qui a donné lieu au pardon que vous avez accordé à celui qui, sans sujet, avait pratiqué la déloyauté à votre endroit. C'est en cela que git le plus grand effort de l'âme, c'est là ce qui attire le plus la faveur du ciel.

» Le saint évêque avait bonne grâce pour tenir ce langage à son ami; car, quoiqu'il fût si bon, il eut cependant lui-même grand nombre d'ennemis, et il ne s'en vengea jamais qu'en leur faisant tout le bien possible, en sorte que c'était une chose notoire qu'il suffisait de lui avoir fait quelque peine pour éprouver aussitôt les effets de sa bonté, ou de l'avoir outragé pour recevoir ses faveurs. — Je ne sais, disait-il, comment j'ai le cœur fait, mais j'ai un tel plaisir, je ressens une suavité si délicieuse et si particulière à aimer mes ennemis, que si Dieu m'avait défendu de les aimer, j'aurais bien de la peine à lui obéir. Il y a bien quelque petit combat, mais enfin il faut en venir à cette parole de David : *Péchez-vous, mais ne péchez pas!* Oh! non, car pourquoi ne supporterions-nous pas ceux que Dieu même supporte, ayant devant les yeux le grand exemple de Jésus-Christ, priant en croix pour ses ennemis? Certes, ils ne nous ont pas crucifiés ni persécutés jusqu'à la mort. Oh! qui ne l'aimerait, ce cher ennemi pour qui Jésus a prié, pour qui il est mort.

Les actions répondaient aux paroles. « Des religieux lui ayant un jour manqué jusqu'à en venir aux violences et aux voies de fait, il les en reprit avec la fermeté que son devoir exigeait, mais sans aucun emportement; le lendemain, le supérieur de la maison étant venu lui demander une faveur signalée, il la lui accorda avec sa bonté accoutumée : — Comment, lui dit un des siens, vous les traitez ainsi après ce qu'ils vous ont fait! — Si ce Père m'avait demandé un de mes bras, répondit-il, je le lui aurais donné.

» Il y avait deux ans qu'une personne le poursuivait de paroles dédaigneuses et méprisantes, lui et son cher ordre de la Visitation, lorsque, ayant occasion de parler dans une de ses lettres de cet homme, qui s'était fait gratuitement son ennemi, il écrivit ces paroles : — Je l'aime incroyablement! oh! que je lui souhaite de bien! et quelque temps après, ayant appris sa mort, il en témoigna une vive douleur, comme s'il eût perdu un ami. Quelques mois après, on lui parla encore de cet ennemi : — Ah! dit-il, je prie tous les jours Dieu pour lui, quand je suis au saint autel.

» Un jour qu'on venait de le traiter indignement, madame de Chantal, présente à la scène, lui demanda ce qu'il avait ressenti dans un moment si pénible à la nature : — Jamais plus de paix, répondit-il. Un autre jour, voyant un de ses domestiques entrer en vivacité : — Monsieur Michel, lui dit-il en riant, ne vous troublez pas; une once de paix vaut mieux que cent livres de richesse.

Il tenait à ce qu'on rendit la piété aimable, en la montrant au monde toujours douce et affable, toujours prête à faire plaisir, et vraie image de la bonté de Dieu sur la terre, toujours noble, forte et convenue à son rang. Une femme le consultait sur la résolution qu'elle voulait prendre de parler peu : — J'approuve le peu parler, lui répondit-il, pourvu que ce peu que vous parlerez se fasse gracieusement et charitablement.... Oui, parlez peu et doux, peu et bon, peu et simple, peu et aimable. Il insistait surtout sur les devoirs d'état, et voulait qu'on fût bon ami, poli, officieux, complaisant jusqu'à dire des riens dans les récréations, quand c'était utile, pour réjouir les autres. C'est ainsi qu'il prévenait le reproche fait à la dévotion d'être bizarre, désagréable et de mauvaise compagnie, en même temps qu'il le réfutait par sa propre conduite, lui, aussi aimable que pieux, aussi poli que modeste, aussi complaisant qu'exact, aussi ouvert que recueilli, et se faisant également aimer de Dieu et des hommes.

Il a mis dans ses écrits la grâce qui était dans son cœur. De ses ouvrages, le plus connu est l'*Introduction à la Vie dévote*, ouvrage tant lu, tant de fois réimprimé, et qui, de nos jours, conserve encore son charme et sa fraîcheur première. François de Sales l'avait écrit sans penser qu'il travaillait pour la postérité. Madame de Charmois, une de ses pénitentes, le pria de lui donner par écrit quelques instructions qui pussent la guider au milieu du monde où elle se voyait obligée de vivre. Il y consentit, elle reçut ces leçons écrites avec respect et les communiqua à quelques personnes éclairées qui y virent un trésor inestimable. Un religieux supplia l'évêque de Genève de permettre l'impression de ce manuscrit. Mais le modeste auteur avait attaché si peu de prix à ce travail qu'il en avait perdu le souvenir. — C'est chose singulière, disait-il, qu'au dire de ce bon père j'aie composé un livre lorsque je n'en ai pas eu la moindre pensée. On lui montra ses notes; il n'en voulut pas permettre la publication, mais sur les instances de ses amis et particulièrement sur celles du bon roi Henri IV, il reprit son travail, le remania, disposa dans l'ordre où nous les avons tous ces beaux préceptes de la piété chrétienne que sa plume avait jetés sur le papier selon l'occurrence et sans aucune vue d'ensemble, retrancha certains endroits, en ajouta d'autres, et enfin, nonobstant le peu de loisir que lui laissaient les grands travaux de l'apostolat, ce livre tant désiré parut à Lyon sous le titre d'*Introduction à la Vie dévote*.

La plupart de nos lectrices connaissent sans doute ce livre excellent où François de Sales a montré la piété compatible avec toutes les positions de la vie; où l'on apprend à vivre dans le monde sans participer à l'esprit du monde, à faire ce que font les autres, à accomplir les devoirs de la vie civile, mais saintement et en vue de Dieu; où la dévotion, noble, vraie, pleine de sens, se révèle, telle, dit Bossuet, que le religieux le plus austère et le courtisan le plus dégoûté, s'il ne lui

donne pas toute son affection, ne peut au moins lui refuser son estime. La douceur de l'auteur s'y montre partout sans faiblesse, comme sa fermeté sans amertume. Fénelon vantait avec raison les tons naïfs et aimables du saint écrivain, ses images vives, ses comparaisons sensibles, ses délicatesses et son onction; comme ouvrage de piété, l'*Introduction* est catholique, c'est-à-dire universelle, elle a été traduite en toutes les langues; comme œuvre de littérature, elle appartient à la France, et c'est un des plus beaux modèles de la langue forte, naïve et gracieuse de la fin du 16^e siècle.

Les amis du saint auteur auraient voulu qu'il eût borné là sa carrière littéraire, parce qu'ayant atteint, dans cet ouvrage, la plus haute perfection, et ne pouvant rien produire qui ne lui fût inférieur, ils craignaient qu'il ne diminuât par conséquent sa renommée. Saint François ne put goûter une raison si peu conforme à l'évangile, et il écrivit à ce sujet à un de ses amis : « Si Dieu a voulu donner sa bénédiction à ce petit livre, pourquoi la refuserait-il à un second? Ne peut-il pas faire sortir de la mâchoire d'un âne une eau vive et désaltérante? Mais ce n'est pas à cela que pensent ces bons personnages, ils pensent à ma gloire, comme si nous devions la désirer pour nous; et non la rapporter à Dieu qui opère en nous tout ce que nous faisons de bien. L'Évangile nous défend de chercher les applaudissements du monde, et, par conséquent, si ce petit livre m'avait acquis quelque estime, je devrais plutôt en composer quelques autres de moindre valeur pour rebattre les fumées de l'orgueil. »

Fidèle à ces principes, le bon évêque écrivit encore : il composa son *Traité de l'amour de Dieu*, ouvrage où il étudie d'une manière supérieure les questions théologiques les plus épineuses, en y appliquant le charme de son style plein d'images et de fleurs. Ses *lettres*, réunies en plusieurs volumes, offrent encore de nos jours une lecture aussi intéressante qu'utile, et François de Sales, après tant d'années écoulées, continue toujours dans les âmes ce travail intérieur, cette rénovation de l'être, qui a été le but de sa vie.

Nous espérons, par ces courts extraits du bel ouvrage de M. l'abbé H..., avoir réussi à vous faire connaître et surtout à vous faire aimer un grand saint qui a prouvé, par son exemple, que les plus hautes vertus s'accordent avec les devoirs de notre société, un grand saint qui a particulièrement chéri les devoirs de la vie de famille et qui les a inculqués à tous ceux qui se trouvaient sous sa conduite. Puissent ces articles vous donner le désir de lire sa vie, de méditer ses écrits et de vous pénétrer tout entières de l'esprit de Saint François de Sales!

IMITATION DE N. S. JÉSUS,

ET

INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE,

Éditions riches, ornées de dessins et de miniatures (1).

La maison Curmer, si connue par ses belles éditions, vient de publier par livraisons une *Imitation de*

(1) L. Curmer, 47, rue de Richelieu, au premier, Paris.

Jésus-Christ (traduction de Michel de Marillac), ornée de charmants dessins, de miniatures, d'encadrements, de têtes de pages d'après les plus beaux manuscrits du moyen âge. Ce volume, digne de l'oratoire d'une châ-

L'Imitation se publie en quarante-huit livraisons, imprimées or et couleur, à 3 fr. 50. — *L'Introduction à la vie dévote*, en soixante-quatre livraisons, coûtant chacune 1 fr. 50 c.

telaine, serait un délicieux présent à faire à une jeune fille. *L'Introduction à la Vie dévote* est enrichie des mêmes ornements, mais ce qui est or et couleur dans *L'Imitation*, se trouve reproduit au trait dans l'ouvrage de saint François de Sales, de sorte qu'une jeune fille, une jeune femme pourrait consacrer ses heures de loisir à enluminer ces gracieux dessins, exactes reproductions des chefs-d'œuvre du temps passé. Ce serait un livre à garder toute sa vie et à léguer à ses enfants.

Littérature Etrangère.

THE MOTHERLY LOVE.

Who that has languished, even in advanced life, in sickness and despondency, who that has pined on a weary bed in the neglect and loneliness of a foreign land; but has thought on the mother that « looked on his childhood, » that smoothed his pillow, and administered to his helplessness? Oh! there is an enduring tenderness in the love of a mother to a son that transcends all other affections of the heart. It is neither to be chilled by selfishness, nor stifled by ingratitude. She will sacrifice every comfort to his convenience; she will surrender every pleasure to his enjoyment; she will glory in his fame, and exult in his prosperity: and, if misfortune overtakes him, he will be the dearer to her from misfortune; and if disgrace settles upon his name, she will still love and cherish him in spite of his disgrace; and if all the world beside casts him off, she will be all the world to him.

WASHINGTON IRWING (*Sketch-Book*.)

L'AMOUR MATERNEL.

Qui a languï, même dans l'âge mûr, au sein de la maladie et du découragement, qui a souffert sur un lit de douleurs, isolé et livré à la négligence d'une main étrangère, — sans songer à la mère qui veilla sur son enfance, qui préparait sa couche et soutenait sa faiblesse? Oh! c'est qu'il y a une éternelle durée de tendresse dans cet amour d'une mère pour son fils, dans cet amour qui surpasse toutes les autres affections du cœur. Jamais il n'est ni glacé par l'égoïsme, ni intimidé par le danger, ni affaibli par l'indignité, ni amoindri par l'ingratitude. Une mère sacrifiera son bien-être aux besoins de son fils; elle mettra son propre plaisir après les joies de son fils; elle sera fière de sa réputation, triomphante de sa prospérité, et, si le malheur vient à le frapper, ce fils ne lui en deviendra que plus cher; si la disgrâce atteint son nom, elle ne l'en aimera et ne l'en chérira que plus, en dépit de sa disgrâce; et enfin, si le monde entier le rejette, pour lui elle sera le monde tout entier.

Mlle AMÉLIE DESPREZ.

LA PREMIÈRE FEMME DE CHILPÉRIC

I

Les religieuses de Sainte-Marie-de-Gourdain, formées sous la direction de Sainte Ténestine, continuèrent, après la mort de leur pieuse fondatrice, à suivre la règle de Saint Césaire d'Arles (1), qu'elle leur avait fait embrasser, et à mettre en pratique toutes les ver-

tus dont elle leur avait donné l'exemple. Leur maison était toujours ouverte aux étrangères, riches ou pauvres, qui venaient y demander l'hospitalité; et il existait à cet effet, dans un corps de logis séparé, quoique appartenant au monastère, des chambres plus grandes et mieux meublées que les pauvres cellules des sœurs.

Un soir que les bonnes religieuses, après avoir récité leurs prières, allaient se livrer au repos, le roulement d'un char retentit soudain dans le silence de la nuit, et l'on frappa vivement à la porte du monastère.

(1) Cette règle composée par le saint évêque pour Sainte Césaire, sa sœur, était à peu près la seule suivie alors dans les Gaules.

« Qui peut venir à pareille heure ? » dit l'abbesse à ses compagnes, non sans quelques marques de frayeur.

« Faut-il ouvrir, ma mère ? » demanda la religieuse chargée de la garde des portes, et cherchant déjà à sa ceinture le trousseau de clefs qu'elle y portait suspendu.

« Il est nuit depuis longtemps, répondit l'abbesse, et l'on ne se présente pas si tard d'ordinaire dans une maison comme celle-ci. Notre sainte règle nous fait un devoir, il est vrai, de l'hospitalité envers les voyageuses, mais il y aurait danger peut-être à l'exercer à pareille heure. »

Pendant que la supérieure hésitait, incertaine entre deux excellentes vertus, la prudence et la charité, les coups redoublaient contre la porte principale et semblaient même l'ébranler sur ses gonds.

« Sœur Théophana, reprit l'abbesse, allez ouvrir le vasistas, et conseillez à ces tardives visiteuses de revenir demain matin.

— La nuit est froide et obscure, et la pluie tombe par torrents, dit Théophana; maintenant que les portes de la ville sont fermées, où pourront se réfugier de pauvres voyageuses qui ont cru trouver ici asile et protection ?

— Vous avez raison, répondit l'abbesse, surmontant ses terreurs secrètes; allez donc, ma sœur, et après vous être assurée prudemment que ce sont bien des personnes de notre sexe qui demandent l'hospitalité, faites-leur bon accueil et pourvoyez à leurs besoins. »

La sœur portière alluma sa lanterne, et, ayant appelé à son aide une des jeunes religieuses, chargées tour à tour du service des étrangères, elle disparut dans les détours du vaste corridor. Comme les derniers grains du sablier venaient de marquer l'heure du sommeil, les autres membres de la communauté se donnèrent le baiser de paix et regagnèrent leur cellule. Alors l'abbesse, demeurée seule, sentit renaître ses craintes.

« Depuis trente ans que j'habite cette sainte maison, se dit-elle, jamais on n'est venu troubler de la sorte le repos de la nuit. Pourvu que ce ne soit pas une troupe de brigands cherchant, comme des loups ravisseurs, à s'introduire au bercail! J'aurais peut-être mieux fait de refuser la porte; mais ils l'auraient enfoncée sans doute, au train dont ils y vont. Ah Jésus! quel tapage! des poignets de femme ne sauraient frapper aussi fort! »

Elle ouvrit la fenêtre donnant sur la cour, afin d'entendre tout ce qui allait s'y passer, mais une rafale de vent éteignit la seule lampe qui éclairât la chambre, apportant le bruit du piétinement de plusieurs chevaux et les sons graves d'une voix fortement accentuée.

« Mon Dieu! murmura la pauvre abbesse, en tombant à genoux, quel que soit le malheur qui nous menace, épargnez le troupeau confié à mes soins, et que le poids de votre colère retombe sur moi seule. »

Elle priaït encore, lorsque Sœur Théophana reparut tout à coup, sa lanterne à la main.

« Qu'est-ce donc ? » s'écria l'abbesse, qui sentit redoubler sa frayeur en remarquant l'émotion de la sœur portière, dont elle connaissait le caractère énergique.

« Ma mère, dit celle-ci, la voyageuse que la Provi-

dence nous envoie paraît en proie à la plus vive affliction, et je viens vous prier de l'aller voir; votre présence la calmera peut-être.

— J'avais cru entendre une voix d'homme dans la cour? reprit la supérieure.

— Des hommes d'armes accompagnaient en effet cette pauvre femme, mais ils l'ont laissée sur le seuil de la porte, elle et son enfant, et sont partis aussitôt. Venez, ma mère, il y a là, j'en suis sûre, une grande douleur à consoler. »

La bonne abbesse ne se le fit pas répéter; délivrée de ses frayeurs, et tout entière maintenant au devoir de la charité, elle se hâta de suivre sœur Théophana.

Lorsque les deux religieuses pénétrèrent dans la chambre où l'on avait introduit l'étrangère, elles trouvèrent cette pauvre femme affaissée sur son siège, le visage caché dans ses mains et pleurant à chaudes larmes, tandis que la jeune sœur, laissée par Théophana auprès d'elle, berçait entre ses bras un bel enfant de trois ou quatre mois, qui semblait déjà lui sourire.

« Voilà notre mère abbesse qui vient vous souhaiter la bienvenue, » dit Théophana à la voyageuse.

Mais celle-ci ne bougea point, et continua à pleurer. Elle était en grand deuil, et ses vêtements, du tissu le plus fin, étaient trempés par la pluie.

« Mes sœurs et moi, nous nous estimerions heureuses de pouvoir vous être utiles, lui dit la supérieure d'une voix affectueuse.

— Je n'ai besoin de rien, » répondit l'étrangère.

L'enfant se mit à jeter un petit cri; alors seulement elle leva la tête, laissant apercevoir un jeune et pâle visage, dont les pleurs ne pouvaient effacer tout le charme.

« Ma fille a faim sans doute: qu'on lui donne de la bouillie, » dit-elle d'un ton qui annonçait l'habitude de commander.

Puis reprenant sa première position, elle ajouta, comme se parlant à elle-même:

« C'est en vain que je voudrais continuer à la nourrir, cette pauvre et chère enfant, le lait a tari dans mon sein!

— Vous avez donc bien souffert? dit timidement la supérieure.

— Oui, tout ce que peut souffrir dans son amour et sa fierté une épouse et une mère!.... Il m'a chassée!.... lui, que j'aimais de toute la tendresse de mon âme! Il m'a chassée, moi, sa femme légitime, pour une misérable que j'avais comblée de bienfaits! Ah! pourquoi ai-je écouté les perfides conseils de cette odieuse créature? Pourquoi ai-je réchauffé ce serpent dans mon sein ?

— Ne nous repentons jamais d'avoir fait le bien, lors même qu'il tournerait à notre désavantage dans ce monde, dit l'abbesse à tout hasard, puisque Dieu, qui lit dans nos cœurs, doit nous tenir compte de nos bonnes actions.

— Dieu n'est pas juste, s'il permet ici-bas une telle iniquité, répondit l'étrangère.

— Ne parlez-pas ainsi, mon enfant, reprit gravement l'abbesse, j'ignore vos malheurs et les torts de ceux qui les ont causés, mais je sais que celui qui dispose de l'éternité tout entière peut, s'il lui plaît, ajourner jusque après notre mort le châtement ou la

récompense; alors seulement l'un ou l'autre ne nous fera jamais défaut.

— Et mes enfants! mes pauvres petits enfants, que je ne verrai jamais plus! s'écria l'étrangère avec des sanglots convulsifs. Du moins s'il m'avait été permis de les emmener en partant! de les cacher avec moi dans cette solitude, loin du souffle empoisonné de cette infâme créature! Mais à peine si j'ai pu obtenir de les presser une dernière fois sur mon cœur! mes fils bien-aimés, mon orgueil et ma joie, eux que j'ai nourris de mon lait!..... pour qui je me suis humiliée devant mes persécuteurs jusqu'à les implorer à genoux!..... Ah! c'est trop de douleur pour une pauvre femme!..... Et la foudre du ciel n'écrasera pas ces grands coupables? Et la terre ne s'entr'ouvrira point pour les engloutir?..... »

Elle s'était levée en disant ces mots; pâle, échevelée, les yeux hagards, les lèvres livides; des tressaillements convulsifs agitaient tous ses membres. Les trois religieuses, muettes d'étonnement, la contemplaient avec une pitié mêlée de terreur.

« Cette pauvre femme a le délire, dit l'abbesse à voix basse, tâchons de la calmer, et bénissons le Seigneur qui nous abrite à l'ombre du sanctuaire contre de si terribles passions. »

Théophana s'approcha de l'étrangère pour l'engager à prendre quelque repos, et, contre toute attente, celle-ci épuisée par ce violent accès de colère, se laissa déshabiller sans opposer la moindre résistance, sans remercier par le plus léger signe de tête les bonnes sœurs dont elle recevait les soins; seulement les pleurs qui coulaient de ses yeux, et le tressaillement nerveux de tous ses membres, témoignaient que sa douleur, pour être devenue plus silencieuse, n'en était pas moins intense.

Lorsqu'elle fut couchée et qu'on eut approché de ses lèvres une potion calmante, une jeune religieuse fut placée avec l'enfant dans une chambre voisine; l'abbesse et Théophana s'installèrent au chevet de la malade, alors plongée dans un sommeil pénible. Souvent des cris de détresse s'échappaient de sa poitrine oppressée; quelquefois, s'appuyant sur sa couche, elle semblait repousser un fantôme invisible à d'autres yeux que les siens.

Le reste de la nuit s'écoula dans ces angoisses et le jour n'apporta que peu de soulagement à ses maux. Insensible en apparence à tout ce qui se passait autour d'elle, les cris de son enfant la rappelaient seuls au sentiment de l'existence, et les bonnes religieuses, vivement apitoyées sur son sort, se demandaient tout bas quelle était cette femme, si belle et si malheureuse, qui allait peut-être bientôt mourir sous leurs yeux, sans qu'il leur fût possible d'avertir au moins sa famille.

II

Le soir, le duc Riccolin, suivi d'un nombreux cortège d'hommes d'armes et de cavaliers, se présenta à la porte du monastère, demandant la mère abbesse.

A la vue de ce personnage qui commandait pour le roi Chilpéric dans tout le pays des Cénomans, on se hâta de prévenir la supérieure.

« Ma mère, lui dit Riccolin en la saluant avec respect, je viens solliciter l'honneur d'un instant d'entre-

tien avec la personne que vous avez reçue hier dans votre monastère.

— Seigneur duc, répondit l'abbesse surprise, je doute qu'elle soit en état de vous recevoir, tant elle est désolée et souffrante.

— Ce que je suis chargé de lui apprendre allégera peut-être un peu son affliction, répondit Riccolin.

— Alors entrez au plus vite, seigneur duc, et puisse votre visite lui procurer en effet le soulagement dont elle paraît avoir un si grand besoin! »

Admis en la présence de l'étrangère, Riccolin s'inclina profondément devant elle.

« Que me voulez-vous, vous que je ne connais point? lui demanda la malade.

— Reine, dit le duc en saluant de nouveau jusqu'à terre, je vous apporte un message du roi.

— De Chilpéric! s'écria la jeune femme, dont une vive rougeur colora aussitôt le visage. Ah! donnez, donnez tout de suite. »

Riccolin lui remit un paquet cacheté.

« Oui, c'est bien là le sceau de mon royal époux, » dit la jeune reine, dont les yeux brillèrent d'un vif éclat.

Elle le porta vivement à ses lèvres, puis l'ouvrit d'une main tremblante.

« Vite, vite, quelqu'un pour me lire le contenu de cette dépêche! » dit-elle.

Le duc la prit et en fit lecture à haute voix.

C'était un acte de donation assurant à la reine Audowère et à la jeune Hildeswinde, sa fille, plusieurs beaux domaines dans le pays des Cénomans.

« Après, après, » disait toujours la reine avec impatience, pendant que le duc détaillait longuement la situation et les dépendances des fermes royales, telles qu'elles étaient décrites dans l'acte.

« C'est tout, » dit enfin le lecteur.

Audowère poussa un cri de désespoir.

« Quoi! pas un mot d'affection, pas un souvenir de cœur! Et que me font à moi ses fermes et ses domaines! » dit-elle en jetant à terre le parchemin et en versant un torrent de larmes.

Riccolin ramassa l'acte de donation.

« Reine, dit-il d'un ton respectueux, songez que c'est non-seulement votre douaire, et un douaire vraiment royal, mais encore l'héritage de votre fille. Cette magnificence de Chilpéric est d'ailleurs une preuve éclatante d'estime et d'attachement pour l'auguste princesse qui fut pendant plusieurs années sa fidèle compagne; le roi, mon maître, déplore l'événement qui le force à se séparer de la vertueuse Audowère, et il me charge, moi, son féal serviteur, de pourvoir à tous vos besoins dans cette pieuse retraite et de veiller sur vous et sur sa fille.

— C'est bien, » dit la reine en le congédiant d'un signe de la main.

Puis elle recommença à se lamenter.

L'abbesse alors s'approcha, et, ployant un genou en terre :

« Reine, conservez-vous pour votre enfant, » lui dit-elle.

Et comme la pauvre mère sembla frappée de ces paroles :

« Oserai-je demander, reprit l'abbesse, comment il se fait que la vertueuse Audowère, si chère au roi et si vénérée de ses sujets, ait dû quitter le trône de Neustrie ?

— Ah! s'écria l'infortunée en se redressant sur sa couche, vous ne savez pas de quel affreux complot je suis devenue la victime?

J'étais mariée depuis six ans à peine, et déjà j'avais donné à mon époux trois fils, beaux comme lui. Il me traitait avec honneur et paraissait avoir pour moi une véritable tendresse, quoique j'eusse quelquefois à souffrir de son humeur farouche. Quand il partit, il y a trois mois, pour combattre contre les troupes de son frère Sighebert, roi d'Austrasie, j'étais encore sur le point d'être mère, et je ne tardai pas en effet à mettre au monde une pauvre petite fille, cause innocente de mes malheurs.

Mon intention fut d'abord d'attendre le retour de Chilpéric pour la présenter au baptême, mais une jeune servante, que j'avais prise en affection et élevée du rang le plus abject à l'honneur de mon service intime, me conseilla d'en agir autrement.

« Si le roi, à son arrivée, ne trouve pas sa fille chrétienne, pourra-t-il la voir avec autant de plaisir? me dit-elle. »

Cette réflexion me décida et je chargeai Frédégonde, c'est le nom de ma servante, d'aller prévenir la noble dame, qui devait être marraine de l'enfant, de se trouver le lendemain à trois heures précises dans la chapelle du palais.

Frédégonde revint de bonne heure m'assurant que cette dame, ma parente, qui habitait un beau domaine à une petite distance de la ville, n'aurait garde de manquer au rendez-vous.

A l'heure convenue je me rendis avec ma fille aux fonts baptismaux; l'évêque s'y trouvait déjà, ainsi que le vieux seigneur désigné pour être parrain d'Hildeswinde; la marraine seule nous manquait encore. Nous attendîmes plus d'une heure; ma parente n'arrivait point; je pensai qu'un accident extraordinaire pouvait seul la retarder, et je proposai de remettre à un autre jour la cérémonie du baptême; mais alors Frédégonde s'approcha de moi et me dit en souriant :

« Tenez-la vous-même sur les fonts : la princesse pourrait-elle jamais avoir plus noble et plus belle marraine que vous? Vous en serez ainsi doublement mère. »

J'avais dans cette fille une confiance d'autant plus aveugle que Chilpéric m'avait souvent vanté son intelligence, et qu'elle feignait pour moi le dévouement le plus absolu; je crus bien faire en suivant son conseil, et le prêtre lui-même ne fit aucune objection (1).

C'était cependant contraire aux canons de l'Eglise, interrompit la mère abbesse.

— Je ne l'ai que trop appris depuis, reprit la reine, mais je ne m'en doutais point alors.

La cérémonie achevée, je retournai dans mes appartements, l'esprit tranquille et le cœur joyeux.

« Peu de temps après, je reçus un message de Chilpéric; il était victorieux et m'annonçait son prochain retour. Heureuse et fière de ses succès, je m'occupai aussitôt de lui préparer une réception digne de son triomphe; les maisons furent ornées de bannières, les rues jonchées de verdure, et les jeunes filles du palais, vêtues de blanc et couronnées de fleurs, allèrent à sa rencontre en chantant des vers à sa louange. Pour moi, je l'attendais sous le portique,

entourée de mes trois jeunes fils et tenant dans mes bras ma petite Hildeswinde, la plus belle fleur que je pusse offrir au roi son père.

« A peine Chilpéric eut-il posé le pied sur le seuil de la porte, que je lui présentai mon enfant avec une orgueilleuse joie; mais lui, me regardant d'un air qui me parut plein de tristesse :

— Femme, dit-il, je sais tout. Dans la simplicité de ton esprit, tu as fait une chose criminelle, tu es devenue la marraine de ta fille; maintenant tu ne peux plus partager mon trône. »

Il passa en disant ces mots, emmenant avec lui ses trois fils. Pour moi, je demeurai comme frappée de la foudre, ne comprenant qu'une chose, c'est que je n'étais plus aimée! Une de mes suivantes me prit alors par la main et me conduisit dans ma chambre, et comme je lui demandais en pleurant l'explication des paroles du roi, la pauvre femme se jeta à mes genoux, et me dit :

— Reine, c'est votre favorite qui a fait tout ce mal. »

« Elle m'apprit alors que l'infâme Frédégonde travaillait depuis longtemps à me ravir le cœur de mon époux, pour prendre ma place auprès de lui, et qu'elle y était parvenue.

— Je viens de l'entendre moi-même, ajouta la suivante, se vanter au roi de la ruse infernale qu'elle avait imaginée pour vous amener à tenir votre enfant sur les fonts de baptême, afin de rompre votre mariage.

A cette tardive révélation une funeste lumière éclaira mon esprit, je me rappelai tout à coup mille circonstances qui auraient dû me rendre plus tôt clairvoyante, et ne doutai plus de la réalité de mon malheur. Bientôt un envoyé de Chilpéric vint m'engager de sa part à me retirer dans un monastère; je voulus parler à celui que je m'obstinais toujours à appeler mon époux, il refusa de me recevoir; je demandai mes enfants, on me répondit qu'ils devaient demeurer auprès du roi. Alors mon désespoir ne connut plus de bornes, je remplis le palais de mes cris de douleur; j'allai même jusqu'à implorer le crédit de mon odieuse rivale; tout ce que je pus obtenir fut d'embrasser mes fils avant mon départ. Je les pressai sur mon sein et je perdis connaissance. Quand je repris l'usage de mes sens, je me trouvai sur un char, entourée d'hommes d'armes, qui avaient l'ordre de me conduire en ces lieux. Ainsi, tout m'est enlevé à la fois : j'étais reine et l'on m'a dépouillée de ma couronne; j'aimais mon époux et l'on m'a ravi son cœur; je suis mère et l'on me sépare de mes enfants.

« Dieu seul peut nous consoler, lui dit la bonne abbesse en pleurant avec elle, et je le prierai pour vous tous les jours de ma vie. Songez cependant, ô reine, qu'une fille vous reste, ainsi que le témoignage d'une conscience pure et droite; soyez en sûre, la femme criminelle qui vous a précipitée du trône est plus malheureuse que vous! »

La malade serra la main de la supérieure, mais plusieurs jours s'écoulèrent encore sans apporter d'amélioration à son état, et la jeune sœur, chargée d'Hildeswinde, disait, en contemplant la pauvre mère, qu'elle n'aurait jamais cru que les yeux d'une reine pussent contenir tant de larmes.

(1) Cet évêque fut ensuite exilé par Chilpéric.

III

Enfin les bons soins des religieuses, l'amitié qu'Audowère avait conçue pour l'abbesse et les caresses de sa fille la rattachèrent peu à peu à l'existence; sa santé se rétablit, la vie paisible du monastère calma l'agitation de cette âme souffrante; bientôt la reine répudiée trouva d'intimes jouissances dans l'exercice de la prière et des bonnes œuvres qui occupaient tous les moments des religieuses de Gourdain; elle les suivit au chœur, soigna avec elles les malades, prit part à leurs travaux. Le revenu des fermes royales, que Chilpéric lui avait données, fut employé presque tout entier à agrandir le monastère et à secourir les pauvres; il fallait si peu à Audowère pour vivre, elle et sa fille, de la vie simple et frugale des vierges consacrées à Dieu! Sa douceur, sa bonté et ses largesses lui gagnèrent tous les cœurs; elle fut vénérée et chérie, non-seulement des religieuses, ses compagnes, mais de tous ceux qui pouvaient l'approcher; on venait de préférence entendre la messe à la chapelle du monastère pour apercevoir de loin la bonne reine priant avec une ferveur angélique. Hildeswinde était aussi pour elle un grand sujet de consolation; la belle enfant croissait en force et en intelligence, et déjà ses lèvres rendaient sourires pour sourires et balbutiaient des mots pleins de douceur. Jamais la vie d'Audowère ne s'était écoulée plus paisible, et, sans le regret d'être séparée de ses trois fils, elle se serait trouvée heureuse. Le duc Riccolin lui apportait de loin en loin des nouvelles de ses enfants; ces jours-là étaient des jours de fête. Dans ces temps reculés, où il n'existait ni journaux, ni chemins de fer, ni télégraphe électrique, pas même de service de poste, les communications d'un lieu à un autre étaient rares et difficiles; les nouvelles de la cour n'arrivaient que lentement dans les provinces, d'ailleurs elles venaient mourir à la porte du monastère. C'était un bonheur pour la recluse d'ignorer cette épouvantable série de rapines, de violences, de meurtres, dont les chroniqueurs de cette époque nous ont laissé les détails. Quelquefois cependant les rumeurs de la population indignée pénétraient jusqu'à la cellule d'Audowère; c'est ainsi qu'elle apprit la mort de Galswinthe, fille du roi des Goths, que Chilpéric avait épousée, malgré la répugnance de cette malheureuse princesse, et qu'il fit étrangler dans son lit. Frédégonde, un instant abandonnée par le roi de Neustrie, avait bientôt ressaisi sur ce prince cruel sa funeste influence, et était enfin parvenue à partager son trône.

Lorsque la reine répudiée apprenait de tels forfaits, elle se prosternait au pied des autels et priait en pleurant sur sa malheureuse patrie et sur le prince coupable qu'elle aimait encore malgré ses crimes. Puis une voix du ciel parlait tout bas à son âme, et elle remerciait Dieu d'avoir eu pitié de sa faiblesse et de l'avoir arrachée de vive force à ce théâtre d'horreurs.

Quatorze ans de sa vie s'écoulèrent de la sorte, ne laissant d'autre trace ici-bas que celle de ses bienfaits.

Après ce temps, le duc Riccolin arriva un jour au monastère, l'œil morne et le visage abattu.

« Reine, dit-il à Audowère, un grand malheur vient de vous frapper : Théodebert, l'aîné de vos fils, a été tué par Gontran-Boson, sous les murs d'An-

goulême, en combattant pour sa patrie et pour son roi. »

Un observateur habile eût aisément remarqué que Riccolin ne disait pas toute sa pensée sur la mort du jeune prince, dont on accusait tout bas l'infâme Frédégonde; mais, malgré l'expérience qu'elle avait acquise de la perte de cette femme, la bonne reine était trop candide et trop vertueuse pour soupçonner un pareil crime; elle tomba à genoux en répétant d'une voix à peine intelligible ces paroles de Job :

« Mon Dieu! vous me l'aviez donné, vous me l'avez ôté, que votre saint nom soit béni! »

IV

La nuit suivante, Audowère eut un songe dont le souvenir servit beaucoup à adoucir sa douleur. Elle crut voir Théodebert, debout au pied de son lit, lui souriant avec tendresse; elle s'élança vers lui pour le serrer sur son cœur, mais le jeune prince s'éleva tout à coup vers le ciel en lui laissant pour adieu cette unique parole :

— A bientôt.

— Ah! dit la reine en se réveillant tout émue, Dieu est miséricordieux pour sa pauvre servante, mon fils a été purifié sans doute par son repentir des fautes qu'il avait commises, et mes peines ici-bas ne seront plus de longue durée. »

Elle raconta alors à la mère abesse, qui veillait auprès de son lit, le songe qu'elle venait d'avoir.

« Quand je serai morte, ajouta-t-elle en s'attendrissant, vous servirez de mère à Hildeswinde. »

— Plaise à Dieu, répondit l'abbesse, qu'une seule partie de ce songe s'accomplisse maintenant. Quant à ce qui vous concerne, puisse le Seigneur vous conserver encore longtemps ici-bas, où vous faites tant de bien! »

La reine sourit et lui serra la main; puis, la cloche sonnant les matines, elle se leva sur-le-champ, reprit le jour même son train de vie accoutumé, et personne ne songea à s'inquiéter de son étrange pressentiment.

Peu de temps après, un inconnu se présenta seul à l'entrée de la nuit à la porte du monastère. C'était un adolescent aux yeux bleus, ombragés par des sourcils épais. Il avait la taille élevée, le front haut et superbe, une chevelure magnifique qu'il portait tout entière comme les princes Mérovingiens, et dont les longs anneaux, d'un blond doré, tombaient avec grâce sur ses épaules.

A peine la reine eut-elle jeté les yeux sur ce jeune homme, que son cœur fut ému; elle le considéra quelque temps en silence; puis, ne pouvant plus résister aux mouvements tumultueux qui agitaient son âme, et l'instinct maternel l'emportant tout à coup sur sa réserve accoutumée, elle lui tendit les bras en s'écriant :

« Mon fils!... »

Le prince alors la pressa vivement sur son sein, et l'y tint longtemps embrassé.

C'était bien le jeune Mérovée, son second fils, qui, chargé par Chilpéric d'envahir le Poitou, avait profité de cette mission pour se rendre en secret auprès de la reine sa mère, dont il était séparé depuis quinze ans. Ce fut pour Audowère un de ces moments d'ineffables délices, qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer; elle ne pouvait se rassasier du bonheur de

contempler ce jeune prince si fort et si beau, ressemblant à Chilpéric par les traits du visage, mais non par l'expression de sa physionomie, qui était noble et douce comme celle de sa mère. Hildeswinde vint bientôt prendre sa part de cette joie de famille, puis la reine eut avec son fils de longs et secrets entretiens; alors Mérovée lui dévoila tous les crimes de Frédégonde et la haine implacable que cette affreuse marâtre avait vouée depuis longtemps aux enfants nés du premier mariage de Chilpéric, dont elle voulait la mort pour placer son propre fils sur le trône. Souvent depuis, on entendit la reine exilée demander à Dieu avec des gémissements et des larmes la grâce de pouvoir pardonner à l'ennemie de ses enfants et le prié de les prendre sous sa puissante protection.

Le jeune prince demeura trois jours auprès de sa mère, puis il prit la route de Rouen pour s'entendre avec la fameuse Bruneault, alors prisonnière dans cette ville, sur les moyens de soustraire Chilpéric à la funeste influence de Frédégonde, et de délivrer la Neustrie du joug honteux de cette infâme créature. Mais, avant de la quitter, il promit à Audowère en pleurs de lui envoyer bientôt des messagers pour la tenir au courant du succès de son entreprise... Leurs adieux furent pleins de tristesse, la pauvre mère ne pouvait se détacher de son fils, qu'elle tenait étroitement serré sur son cœur, et, lorsqu'il fut parti, d'affreux pressentiments assaillirent son âme; elle redoubla de prières et de mortifications; elle se résigna à la volonté divine, mais la joie ne brillait plus dans ses yeux, le sourire n'effleurait plus ses lèvres, la seule distraction qu'elle se permit encore était de monter, avec Hildeswinde, au plus haut de la tour de l'église et de chercher à découvrir dans le lointain les envoyés du jeune prince.

V

Depuis plusieurs mois déjà, Audowère vivait en proie aux plus vives inquiétudes, sans nouvelles de son fils et ignorant la marche des événements, lorsqu'elle aperçut un jour, sur la rive droite de la Sarthe, deux hommes dont le costume et les allures décelaient des étrangers, et qui paraissaient ne s'avancer qu'avec précaution.

« Si c'étaient les messagers de Mérovée ? dit-elle à Hildeswinde.

La mère et la fille suivirent longtemps des yeux la marche indirecte des voyageurs qui se cachaient quelquefois derrière de grands arbres pour réparaître ensuite distinctement au milieu des prairies. Enfin, lorsque les ombres du crépuscule commençaient à se répandre sur la terre, les deux étrangers pressèrent le pas, traversèrent la Sarthe, et, prenant un sentier qui conduisait à la porte du monastère, ils vinrent y frapper doucement.

« Ouvrez, ma bonne sœur, dit la reine en descendant avec précipitation, et introduisez dans mon parloir particulier ceux qui vont me demander sans doute.

Théophana se hâta d'obéir, et les inconnus, sollicitant en effet un moment d'entretien avec Audowère, on les introduisit auprès d'elle.

Hildeswinde avait accompagné sa mère, qui paraissait en proie à une grande agitation.

« Qu'êtes-vous chargés de m'apprendre ? demanda-

t-elle aux étrangers, dès qu'ils furent en sa présence. »

Ceux-ci se regardèrent d'un air sombre, et, l'un d'eux prenant la parole, tandis que son compagnon verrouillait la porte avec soin :

« Femme, lui dit-il en hésitant, tu sais déjà sans doute que tes maléfices ont réussi au gré de tes désirs, et que les fils de la reine de Neustrie sont morts entre ses bras dans les plus horribles souffrances.

— Qui êtes-vous ? dit Audowère avec une douloureuse surprise, et à qui croyez-vous parler ?

— A l'épouse répudiée de Chilpéric, répondit-il insolemment.

— Quel mal vous ai-je donc fait ? s'écria la pauvre reine, pour que vous veniez m'outrager ainsi ?

— Nous sommes envoyés de Frédégonde et nous venons te forcer à avouer ton crime. »

A ce nom détesté, Audowère sentit tout son sang bouillonner dans ses veines.

« Je ne reconnais à personne, si ce n'est au roi lui-même, le droit de me faire subir un interrogatoire, répondit-elle avec dignité ; et d'ailleurs, Frédégonde, autrefois ma servante, me connaît trop pour me soupçonner d'un pareil forfait. S'il est vrai qu'elle ait perdu ses enfants, je la plains du fond de mon âme, quoique ses infamies lui aient bien mérité ce malheur.

— Ton plus jeune fils a cependant avoué ta participation à la mort des enfants de Chilpéric et de Frédégonde, reprit le scélérat.

— Retire-toi, vil calomniateur de mon Clovis ! s'écria la reine indignée, et va dire de ma part à celle qui l'envoie que si la colère céleste souffre quelque temps encore dans ce monde un monstre de son espèce, ce ne peut être que pour la punir plus rigoureusement dans les flammes de l'enfer !

— Avoue, avoue, disait l'envoyé d'un ton menaçant. »

Audowère jeta sur lui un regard de mépris, et garda le silence.

« Sais-tu bien que j'ai le moyen de te délier la langue, reprit l'assassin en faisant briller la lame d'un poignard qu'il tenait caché sous ses vêtements.

— Frappe, si tu l'oses ! dit la reine avec fermeté. »

A la vue de l'arme meurtrière, Hildeswinde jeta des cris perçants.

— Celle-ci avouera le crime, dit le séide de Frédégonde en courant à la princesse et en la saisissant par le bras.

— Arrière, misérable ! cria la reine éperdue. »

Et, bondissant comme une lionne furieuse, dont on enlève les petits, elle obligea le meurtrier à lâcher prise, et se plaça résolument entre la princesse et lui.

Cependant les cris des deux femmes avaient été entendus de sœur Théophana qui accourut épouvantée, en donnant l'alarme dans le couvent; les religieuses sortant de leurs cellules se précipitèrent vers la porte du parloir, qui était verrouillée intérieurement, et elles appelèrent au secours le jardinier et tous les autres employés de la maison.

« Eh ! Cœur de roi, il est temps d'en finir, » dit celui des deux scélérats qui n'avait point encore pris part à la lutte.

Et fondant sur Audowère un poignard à la main, la frappa sur l'épaule.

« Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! » s'écria la pauvre

mère sans cesser de faire à son enfant un rempart de son corps. »

Elle reçut alors plusieurs autres coups, et, son sang coulant à grands flots, elle tomba inanimée sur sa fille, qui fut renversée avec elle.

« Son affaire est faite, dit Cœur de roi à son camarade, sauvons-nous bien vite par cette fenêtre qui donne sur le jardin, car j'entends venir du côté de la porte toute la fourmillère des nonnes. »

— Et allons palper notre argent, ajouta l'autre en ouvrant la fenêtre.

— Par malheur la vieille sorcière n'a rien voulu avouer, reprit Cœur de roi.

— Elle aura toujours dit tout ce qui pourra nous être utile, » riposta son compagnon, en levant les épaules.

Les deux misérables sautèrent par la fenêtre, et escaladant les murs du jardin, se sauvèrent dans la campagne.

Cependant le jardinier s'étant saisi d'une barre de fer parvint à enfoncer la porte du parloir où les religieuses entrèrent aussitôt.

Un spectacle d'horreur s'offrit à leurs regards, les deux princesses gisaient sur le sol, au milieu d'une mare de sang. D'abord on les crut mortes, puis, en relevant ces corps inanimés on s'aperçut avec bonheur qu'Hildeswinde n'était qu'évanouie et que la reine elle-même n'avait pas encore cessé de vivre. Les soins les plus intelligents leur furent prodigués : on les étendit sur des matelas apportés à la hâte, on leur fit respirer du vinaigre et l'on étancha le sang qui coulait de leurs blessures.

La princesse reprit connaissance, Audowère ouvrit aussi les yeux.

« Où est ma fille ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Mère ! me voici, » dit Hildeswinde en fondant en larmes.

Un ineffable sourire illumina le visage de la pauvre mère.

« Elle est donc sauvée : mon Dieu ! je vous rends grâce. »

Puis recueillant le peu de force qui lui restait encore, et étendant la main sur la tête de son enfant :

« Je vous bénis, ma fille, ajouta-t-elle, servez Dieu fidèlement et priez pour moi quand je ne serai plus.

Gardez-vous de retourner à la cour, lors même que vous y seriez rappelée ; demandez plutôt le voile des vierges, et consacrez-vous au Seigneur, car lui seul peut vous rendre heureuse. »

Et comme la communauté tout entière pleurait près de son lit :

« Ma mère et mes sœurs je vous recommande mon enfant, » leur dit-elle.

Dans ce moment l'aumônier qu'on s'était empressé d'avertir la conjura de pardonner à ses bourreaux.

Portant alors à ses lèvres mourantes la petite croix suspendue à son cou :

« Pour l'amour de Jésus-Christ, mon sauveur, je leur pardonne, dit-elle, à eux et à celle-là même qui les avait envoyés. »

Le ministre du Dieu de paix leva les yeux au ciel et prononça tout haut les paroles de l'absolution.

« Amen, répondirent les sœurs.

« Amen, dit aussi la reine. »

Puis elle embrassa sa fille et expira.

Ainsi périt la première femme de Chilpéric, le Néron de la France. Son fils Mérovée l'avait précédé dans la tombe et le jeune Clovis l'y suivit bientôt. De cette famille infortunée Hildeswinde échappa seule à la rage de Frédégonde ; encore fallut-il pour l'y soustraire la cacher sous le nom de Basine dans le monastère fondé à Poitiers par sainte Radégonde. Suivant le conseil de sa mère mourante, elle y prit le voile et y vécut jusqu'à un âge avancé.

Les religieuses de Gourdain conservèrent longtemps le souvenir de la reine Audowère ; les plus âgées racontaient son histoire aux jeunes novices, accompagnant leurs récits de sages réflexions sur la vanité des grandeurs de la terre qui attirent les grandes infortunes plutôt qu'elles ne les éloignent ; et ces humbles sœurs sentaient alors redoubler leur amour pour leur vie pieuse et cachée en Dieu.

Comtesse E. D. DE LA ROCHE.

SI JEUNESSE SAVAIT, SI VIEILLESSE POUVAIT

CONTE DE FÉE.

Dans notre temps on ne croit plus aux fées, et l'on a raison ; mais on n'aime plus les fées, et l'on a tort. Pourquoi renoncer ainsi à la fantaisie, à ce beau royaume des chimères, si facile à conquérir, si attrayant à habiter, où l'imagination se repose avec tant d'innocence du monde aride des réalités ?

Pour moi, je ne songe jamais sans une douce émotion à ces jours de ma jeunesse où, l'heure de la récréation sonnée, j'ouvrais un certain petit livre bleu, orné de ses belles images.

J'apercevais d'abord le petit Poucet et ses larges bottes de sept lieues qui eussent fait une si rude concurrence à nos chemins de fer. Je voyais les milliers de cuisiniers de Riquet à la Houppie sortant tout à coup des entrailles de la terre, sans doute fort étonnée de produire semblable récolte ; mais j'aimais surtout la marraine de Cendrillon, cette charmante fée des lilas, qui transformait les citrouilles en équipages et les rats en cochers.

Vous me direz à cela, cher lecteur, si toutefois j'ai

des lecteurs, que toutes les époques ont leurs *changements à vue*. Que d'autres fêtes, d'autres baguettes font surgir ou disparaître les hommes et les choses, je veux bien l'admettre avec vous, mais vous conviendrez avec moi que cette fantasmagorie contemporaine est un peu sérieuse et ne vaut pas mes jolis contes d'autrefois, où le prince finissait toujours par épouser la princesse et par vivre heureux avec un grand nombre d'enfants.

Or donc, il y avait une fois, tout au fond de la Bretagne, un vieux, vieux castel, bâti sur le haut d'un rocher. Sa base était incessamment balayée par les flots de la mer, tandis que ses tours crénelées se détachaient en silhouettes aiguës, sur un ciel brumeux et noirâtre, où mille nuages aux formes fantastiques, se pressaient, se heurtaient, se confondaient dispersés par les vents.

..... Mais, bon Dieu, j'allais faire une description, et ne sait-on pas, que depuis le temps, où l'aurore aux doigts de roses ouvrait les portes de l'Orient, jusqu'à l'époque où nos romanciers modernes, ont si souvent caressé les coteaux des *molles lueurs de la lune au visage d'opale*, jamais description n'a intéressé, amusé même personne, quelque délicate, quelque poétique qu'elle pût être. — Entrons donc bien vite dans ce vieux castel, et laissons à sa porte et les nuages et la mer, et la lune et les goélans.

Il était nuit close; deux femmes assises au fond d'une grande salle où se reflétaient les lueurs d'un ardent foyer, s'abandonnaient à cette sorte de nonchalance qu'autorise une douce intimité. Enfoncées dans de vastes fauteuils, les pieds croisés devant l'âtre, elles causaient ensemble, ou plutôt elles laissaient tomber de ces phrases inachevées, dont la rêverie semble avare, et qu'elle ne complète qu'à regret.

Les yeux se portaient, tout d'abord, sur la plus jeune d'entre elles. On lui eût à peine donné 17 ans. Son charmant visage encadré de blonds cheveux, sa fraîcheur éblouissante, sa taille élégante, mais encore frêle et penchée, tout en elle semblait réunir aux grâces primitives d'une enfance qui s'évanouit, la beauté plus arrêtée d'une jeunesse prête à éclore.

Cette jeune fille était la comtesse Berthe de Keraven, l'intéressante orpheline, la riche héritière du seigneur de ce nom.

La noble dame qui était assise en face d'elle, avait atteint les confins de l'âge mûr. Jadis elle avait dû être belle, mais sa taille longue et droite, qui ne manquait pas d'une certaine dignité, se complaisait dans une excessive roideur; une maigreux extrême enlevait tout agrément à ses traits encore réguliers; ses mouvements étaient corrects et compassés, comme toute sa personne; sa voix manquait d'ondation, d'harmonie; enfin... c'était une vieille fille que mademoiselle Radegonde de Keraven, la tante, la tutrice et au fond la meilleure amie de la jeune comtesse.

Elle rompit la première le silence, qui s'était complètement établi. « Ainsi donc, belle nièce, dit-elle, bien volontiers vous eussiez assisté aux grandes fêtes que va donner la duchesse, et vous n'auriez pas redouté de montrer votre naïve figure à tous ces beaux seigneurs, à toutes ces gracieuses dames qui vont se presser dans le palais ducal de la Cour de Rennes; vous, jadis si craintive, qui ne vouliez jamais quitter le sauvage domaine de Keraven? — Oh! madame et tante, fit

Berthe soupirant, j'étais si jeune quand je disais cela! — Dites plutôt, pauvre mie, que vous ne l'étiez pas encore, car à peine si vous l'êtes déjà... Mais va, fillette, reprit la vieille fille en souriant, je ne suis pas si rogue, qu'on pourrait le croire, et sans cette maudite douleur que j'ai attrapée au pèlerinage de monseigneur saint Dunstan, j'aurais eu grande joie à te conduire à Rennes, grand orgueil à montrer à nos galants chevaliers, à nos fières demoiselles que les colombes qui s'abritent à l'ombre de nos tourelles ont d'aussi blanches plumes à leurs ailes que celles des pigeons qui se pavant au soleil des Cours. Oui encore une fois, ma mie, je vous eusse conduite dans de beaux équipages, suivie de nombreux serviteurs, de tout l'éclat, enfin, qui convient au nom de votre seigneur et père, de glorieuse mémoire; mais, las! je ne puis bouger, et vous ne pouvez aller seule, chevauchant ainsi en aventurière... » Et tante Radegonde disant cela, tourna péniblement la jambe, poussant un petit gémissement, dernière attestation de son impossibilité d'agir.

— Ma chère dame et tante, vous avez dit vrai, fit Berthe baissant sa jolie tête résignée, mais, las! il est bien vrai de dire aussi que la Cour de la grande duchesse doit être belle à voir, et que j'eusse été ravie d'y paraître; pourquoi faut-il que vous ne puissiez marcher; que sous vos longues années, sous vos cheveux blancs, il ne se trouve point toutes les facultés de la jeunesse, ou pourquoi faut-il que moi-même je n'aie pas d'expérience pour me guider dans la vie, car, je le vois bien, il me faudra languir toujours au fond de ce castel, en regardant les nuages et les oiseaux courir, là bas, là bas, où je voudrais tant aller... Puis Berthe reprit encore, avec une sorte de dépit: « Non, tout ceci n'est pas bien arrangé. Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait, le monde irait mieux. »

Bientôt demoiselle Radegonde s'endormit dans son fauteuil, et Berthe, soupirant, prit une longue baguette au foyer, et se mit à jouer machinalement avec les charbons qu'elle éparpillait devant elle.

Le givre grésillait aux vitres de la salle, un vent sourd et mélancolique gémissait dans les longues galeries du manoir; à ces tristes harmonies de l'hiver et de la solitude, se mêlaient mystérieusement ces mille petits bruits du feu, qui semblent révéler un monde caché, murmurant dans le pays des rêves..... Un violent coup de vent venait d'ébranler les fenêtres, Berthe se rapprocha de l'âtre; un tison s'en détacha, roulant jusqu'à ses pieds; une petite flamme bleuâtre le caressait. Vacillante, agitée, on eût dit qu'elle voulait échapper à l'ardeur du charbon rougi, tel qu'un oiseau pris au piège qui, frissonnant, cherche à regagner l'espace. En deux coups de sa baguette, Berthe brisa le tison, songeant à peine à ce qu'elle faisait; la flamme le quitta, et, vaporeuse, folâtre, se prit à danser alentour, comme si elle avait rompu ses liens, puis elle s'arrêta, grandit, scintilla de mille feux. O surprise! une voix faible et tremblotante sembla en sortir. « Merci, ma jolie Berthe, merci, dit-elle, j'étais prisonnière dans ce maudit tison; en le brisant tu m'as rendu la liberté: je suis la fée *Flammette*, un peu légère, il est vrai, mais point ingrate. Merci, ma belle enfant, merci; j'ai entendu ton dernier vœu, il sera exaucé. »

Radegonde dormait toujours, Berthe crut avoir rêvé, et la voix de Flammette se perdit dans la cheminée,

où la douce lueur s'évapora dans une aérienne ascension.

« Quelle surprise, dit tante Radegonde, ouvrant les yeux, je ne souffre plus de ma jambe ! » et, sortant de son fauteuil, elle se prit à marcher, d'un air lesté et dégagé que sa nièce ne lui avait jamais vu.

« Ma tante, il se fait tard, dit Berthe, il faudrait nous coucher... Les veilles fatiguent, elles gâtent le teint des jeunes filles, et finissent par altérer la santé.

— D'où vient que vous sermonnez ainsi, ma mie, reprit mademoiselle de Keraven, vous qui toujours attendiez les douze coups du timbre avant de vous décider à prendre du repos ? Quant à moi, je n'eus jamais moins de sommeil et vais faire quérir une de mes femmes pour me faire lire un beau roman de chevalerie. Hélas ! quand on vit comme nous, éloignées de tout plaisir et de toute joie, il faut bien se distraire à l'aide de ces récits de gloire et d'amour, qui réveillent et raniment le cœur. — Mais quoi donc, ma bonne tante, vous passez aujourd'hui par l'esprit ? La gloire n'est que fumée, et quant à tous vos *desirs* d'amour, ne sait-on pas que ce ne sont que vaines tromperies, qui remplissent la tête des jeunes filles de folles idées et les préparent à se laisser prendre, comme les alouettes, aux filets des chasseurs. » Et Berthe fut gravement se coucher.

Le lendemain, dès le soleil naissant, elle aperçut de ses fenêtres tante Radegonde qui marchait dans les neiges, et, sans voile ni masque, s'exposait aux rafales d'un vent piquant. « Mais qu'a donc ma tante depuis hier ? s'écria de nouveau la jeune fille ; en vérité, je ne la reconnais plus ; » et se couvrant avec prévoyance d'une mante épaisse et de chaussures fourrées, elle rejoignit mademoiselle de Keraven et la gourmanda respectueusement, sur son imprudence. « Remercie plutôt le ciel de ce retour inespéré vers la santé, fit la vieille fille, je n'ai jamais dormi d'un meilleur sommeil, je ne me suis jamais sentie plus forte et plus vaillante, et si ce n'était mes rides et mes cheveux blancs, je me croirais à quinze ans ; » puis, se baissant, elle se mit à faire des boules de neige ! « Ma tante tomberait-elle en enfance ? pensa Berthe, quel affreux malheur !... »

Au déjeuner, demoiselle Radegonde mangea comme un étudiant, sans calcul ni prévision. Berthe fit son choix, repoussa ce qui lui paraissait indigeste et resta sur son appétit par régime. — On fut à la messe ; jamais le chapelain n'avait remarqué tant de recueillement chez la jeune comtesse ; elle écouta son long sermon dans un respectueux silence, tandis que Radegonde eut mille distractions, et contrefit l'abbé en rentrant au manoir, ce que Berthe blâma avec sévérité.

Les pauvres attendaient les châtelaines à la grille. Berthe ajouta une réprimande à l'aumône parcimonieuse qu'elle leur fit, leur reprochant la paresse, le désordre, l'imprévoyance qui augmentaient leur misère. Radegonde, sans analyse, s'attendrit sur leurs maux, et vida ses poches sans réflexions.

Au dîner elle fit des niches au chapelain, stupéfait, scandalisé de sa vieille étourderie ; elle causa toilette, tournois, mariage, tandis que Berthe parlait de visiter ses propriétés, de s'enquérir près de son intendant de ses nombreux revenus, près de son sommelier de l'état de sa cave !...

A quelques jours de là, de bien plus grands chan-

gements se remarquaient au château de Keraven, qui prit un autre aspect. Mademoiselle Radegonde avait décidé qu'on partirait pour Rennes. Tout s'agitait au manoir : chaque serviteur, chaque suivante préparait à la hâte ses livrées ou ses atours. Les varlets excitaient les chevaux endormis depuis longtemps dans un nonchalant repos ; ils nettoyaient, préparaient les litières qui devaient conduire les nobles dames et leur suite. De nombreux marchands forains, appelés par l'appât du gain, étalaient dans les grandes salles leurs étoffes les plus somptueuses, leurs bijoux les plus étincelants. Active jusqu'à la pétulance, on voyait l'infatigable Radegonde courir de l'un à l'autre, essayer, choisir, acheter, commander, donner vingt ordres à la fois. — Berthe tranquillement assise, regardait ces nombreux préparatifs de l'œil le plus indifférent. Elle semblait étonnée, triste peut-être, de n'éprouver, ni le moindre désir, ni la plus simple curiosité d'assister à toutes ces fêtes qu'elle enviait encore peu de jours auparavant. — « Bon Dieu se disait-elle tout bas, que de bruit, de préoccupations, de fatigues, de dépenses, pour un plaisir si court et si incomplet ! Qu'allons-nous chercher à cette cour de Bretagne, où nous sommes inconnues ? Une réunion dont l'orgueil, la vanité, vont faire tous les frais ; où nul sentiment vrai, nulle joie naïve, n'osera se glisser ; où la jalousie trônait, précédant la critique, la calomnie, la haine peut-être ; ne ferions-nous pas mieux, mille fois, de rester au château quand notre présence est nécessaire pour surveiller nos vassaux et nos intérêts ! « Quel désenchantement s'était donc introduit au cœur de la jeune fille ? par quel mystère inexplicable à ses yeux mêmes, Berthe, l'heureuse Berthe s'était-elle ainsi transformée ? quelle précoce et rigide sagesse venait désillusionner sa vie ? Quel souffle glacé desséchait les frais boutons de sa couronne à l'heure même où ils commençaient à s'épanouir ? Hélas ! Berthe n'avait conservé que les traits, les apparences de la jeunesse, et son riant printemps ne cachait qu'une âme flétrie par les hivers !... »

Par un effet tout contraire et non moins incompréhensible, Radegonde, en retrouvant toutes les facultés, toutes les *possibilités* de la jeunesse, en avait repris tous les désirs ; ces désirs bientôt satisfaits s'étaient formulés en goûts arrêtés ; ces goûts réagissaient sur ses idées, ses sentiments, ses actes, et la pauvre Radegonde n'offrait plus aux yeux étonnés que le ridicule assemblage d'une folle jeunesse, bizarrement associée à la vieillesse des traits.

C'est ainsi qu'ignorant elles-mêmes ce qu'elles étaient devenues, les châtelaines de Keraven s'acheminèrent vers la Cour de Rennes, où venait se réunir toute la noblesse du duché.

La belle et riche héritière, précédée de l'éclat de son nom, produisit un grand effet, dès les premiers jours de sa présentation. Elle fut accueillie avec l'empressement le plus flatteur. Demoiselle Radegonde ne se sentait pas de joie. Sa nièce réunissait tous les suffrages, ses succès dépassaient les plus ambitieuses espérances... Mais, ô surprise ! Berthe ne paraissait y attacher aucun prix. Dans les gracieuses avances que lui faisaient les jeunes filles de son rang, elle cherchait un motif caché et restait froide en présence de leurs plus chaleureuses démonstrations.

Si les regards des jeunes chevaliers la suivaient

partout, si dans les plus brillants tournois ils se paraient des couleurs qu'elle avait portées, « ces beaux seigneurs, pensait Berthe, jouent admirablement bien leur rôle d'amoureux, mais, au fait, que désirent-ils ? régner sur mes nombreux vassaux, posséder les terres et les trésors que m'a laissés mon père ! » Puis elle détournait froidement ses regards de leurs regards pleins d'ardeur. — La grande duchesse voulut bien adresser à la jeune châtelaine les mots les plus encourageants, les plus flatteurs. « Madame et duchesse, s'écria Radegonde exaltée, tout mon sang est à vous, aussi bien que mes vassaux et mes richesses. Les Keraven, on le sait, n'ont jamais failli à leurs seigneurs et maîtres !... — Pauvre tante, fit Berthe, quel extravagant enthousiasme, se dévouer pour les grands ? belle folie ! Ils acceptent tout sans rien rendre, puis vous repoussez du pied quand vous leur avez servi. La duchesse est en vérité, noble et belle, mais je ne lui sacrifierais pas une obole ! »

Au bout de quelque temps, on vit tomber, s'éteindre, s'évanouir toute cette chaleureuse admiration, tout cet entraînement de bienveillance, tous ces projets de tendresse, dont Berthe s'était vue l'objet. Les jeunes filles fuyaient son regard sérieux, scrutateur, et parfois caustique ; les jeunes seigneurs soupiraient en s'éloignant. Ils quittaient comme à regret cette beauté séduisante qui ne cachait qu'une raison froide, une imagination déchainée, et allaient s'abriter sous des regards plus doux. Les vieillards mêmes, d'abord attirés par une sorte de sympathie, furent chercher loin de Berthe, la gaieté qui les rajeunissait, et bientôt enfin complètement délaissée, elle désira vivement son retour à Keraven.

Tandis que Berthe, grave et silencieuse, assistait en philosophe à toutes les joies qu'elle ne partageait pas, sa tante cédait sans cesse au besoin de s'y mêler. Se réunissant à une folle jeunesse, on la voyait sur une blanche haquenée, alerte, infatigable, suivre les chasses au cerf et les courses au tir. Quand aux veillées de la duchesse, une jeune demoiselle chantait s'accompagnant du cistre, Radegonde ne pouvait résister au désir d'unir sa voix à la sienne ; un jour, jour à jamais mémorable dans les annales de la Cour, après avoir longtemps marqué du pied la mesure d'un branle qu'on exécutait devant-elle, tante Radegonde s'élança tout à coup, et, fantastique apparition de la danse macabre, vint se jeter au milieu des rondes que sa nièce avait dédaignées. La pauvre fille était bien loin de s'apercevoir du rôle inconvenant, ridicule, de la charge de bouffon qu'elle remplissait à la Cour ; prenant pour de la gaieté le rire qu'elle faisait naître, elle traduisait également en bienveillance la moquerie qui la complimentait. Ses illusions du moins la rendaient heureuse.

Au milieu de cette situation étrange, dont nul ne possédait le secret, une noble et charmante figure avait constamment suivi la triste figure de Berthe.

Le jeune comte de Saint-Pol assistait aux fêtes de la grande duchesse, mais il y assistait avec les heureuses pensées de son âge et toutes les espérances qui devaient se rattacher à son brillant avenir.

Comme la comtesse de Keraven, il était riche et puissant, comme elle libre de son cœur et de sa main ; la beauté de Berthe l'avait vivement frappé : rassuré par la réputation sans tache de ses nobles aïeux, par l'éducation sérieuse et calme qu'avait reçue la

jeune fille au sein de son manoir, il cédait sans efforts à l'attrait qui le conduisait vers elle. Amoureux avant d'observer, il était ingénieux à se créer des illusions flatteuses. Il nomma chaste réserve la précoce gravité de la jeune châtelaine, et ce que les autres appelaient pédanterie, sécheresse, il voulut l'attribuer à l'embarras que ressentait Berthe des allures bizarres de sa tante, de celle qui aurait dû la diriger.

Les fêtes se terminèrent ; et alors seulement demoiselle Radegonde put se décider à céder aux supplications de sa nièce. Les adieux que reçurent les châtelaines, quoique accompagnés de la plus haute politesse, ne répondirent point à l'accueil qu'elles avaient reçu. Cette jeune fille sans grâce, ni gaieté, ni abandon, cette matrone étourdie ne laissaient après elles que le souvenir de leur double inconscience ; cette inconscience alimenta quelques jours le babillage des dames et seigneurs de la cour, puis les châtelaines de Keraven retombèrent dans un complet oubli.

Tante Radegonde, tout agitée de ses souvenirs, retrouva l'ennui au manoir ; elle y rêva de nouveaux plaisirs. Berthe, qui appelait la solitude et le repos, fut étonnée d'y retrouver le dégoût qu'elle devait désormais traîner à sa suite. Cette belle et riche nature, dont la printanière apparition l'avait toujours consolée des hivers, n'offrait plus à ses yeux les mêmes charmes. Vieillesse par mille précautions, Berthe ne connaissait plus aucune des joies de la jeunesse. L'ardeur du soleil, la fraîcheur des soirées éveillaient ses prévoyances et ses craintes. Elle avait renoncé à ses courses à travers les bois sur un cheval ombrageux ; elle ne livrait plus aux caresses de la vague ses membres délicats et assouplis ; ses chiens favoris étaient négligés ; son cistre était oublié. A quoi bon tout cela ? disait-elle ; et sérieuse, positive, elle filait tout le long du jour et gourmandait ses vassaux paresseux.

Un écuyer vint un jour au manoir ; il était porteur d'une importante missive. Le jeune comte de Saint-Pol, dont la naissante passion s'était accrue par l'absence et les obstacles, demandait la main de la comtesse Berthe de Keraven. Il la demandait à demoiselle Radegonde, mais il ne voulait la tenir que de l'aveu de celle qui l'avait charmé.

A cette déclaration, Berthe pâlit et se retira dans ses appartements. Elle ne pouvait rester entièrement insensible aux mérites du seigneur de Saint-Pol. Souvent, bien souvent, sa gracieuse image s'était glissée dans ses rêves, et toujours la bizarre jeune fille était parvenue à la repousser loin d'elle. Le comte et Berthe étaient libres tous deux, tous deux jeunes et beaux, tous deux pleins d'avenir, du même rang, du même pays, possesseurs d'une brillante fortune. Quel motif caché, quel obstacle secret venait donc les désunir ? Qui pouvait empêcher Berthe de sourire au bonheur, de l'appeler, de lui répondre avec cette voix si belle et si pure de l'amour et de l'espérance ? C'est que l'explicable fatalité qui la poursuivait ne permettait plus à Berthe de se livrer aux mouvements de son cœur ; c'est qu'elle *pouvait* aimer encore, mais ne *croyait* plus à l'amour ; c'est qu'elle *gâtait* sa vie dans la terreur de la *risquer* ; c'est qu'avec sa triste expérience, le doute, qui paralyse ou qui flétrit, était pour jamais établi dans son âme.

« Quoi ! lui disait Radegonde, se passionnant à la seule lecture de la lettre si touchante du comte de Saint-Pol, tu hésites ? Mais qu'y a-t-il donc sur terre

pour remplacer le bonheur que goûtent deux cœurs dans une sainte union? Aimer, c'est doubler son existence, c'est vivre d'une autre vie, c'est forcer le Ciel à descendre sur terre... c'est...

— ... Oh! oui, répondait Berthe, l'amour serait bien beau s'il était vrai, s'il pouvait durer; mais, hélas! qu'est-ce qu'un sentiment que l'éloignement détruit? dont le soupçon fait un tyran; le dévouement, un ingrat? un sentiment qui s'effondre dans la monotonie, s'évapore dans la dissipation, qui ne sait lui-même ce qu'il est, ce qu'il demande, ce qu'il veut, de quoi il vit, de quoi il meurt?... L'amour, c'est l'ombre sans le corps; c'est le rêve sans la réalité!...

— Que faut-il donc répondre à ce noble seigneur? dit Radegonde.

— Dites lui, ma tante, que je me suis consacrée à soigner vos derniers jours... qu'après vous, je prendrai le voile! »

Puis elle fut cacher ses larmes, prisme dangereux à travers lequel l'amour blessé lui montrait encore la douce image du beau sire.

Radegonde dépêcha son courrier, qui fut porter cette triste réponse au château de Saint-Pol.

Que faisait donc la fée Flammette, alors que tout se passait si tristement au manoir de Keraven? La légende ne le dit pas; rappelons-nous toutefois que Flammette était une habitante du foyer. Elle disparaissait sans doute à la belle saison, car elle n'était pas d'un rang à se contenter de ces cheminées vulgaires, consacrées aux cuisines du manoir. Flammette avait dû chercher quelque asile caché dans un de ces pays lointains où l'hiver prématuré lui préparait une noble place; peut-être se trouvait-elle à la cour de quelques boyards, de quelque prince des antipodes.

Au château de Keraven, toujours solitaire, l'été comme le printemps se passa sans plaisirs, si ce ne sont ceux que tante Radegonde se créait elle-même. Novembre revint encore, novembre aux froides pluies qui jonchent des dernières feuilles de l'automne la terre attristée. L'âtre de la grande salle vint s'allumer encore, encore une fois Radegonde y prit sa place, et plus triste que par le passé, Berthe y retrouva la sienne.

Cette fois Berthe filait, et la tante, lisant *sans lunettes*, s'apitoyait de tout son cœur sur le sort d'un jeune chevalier qui, désespéré des rigueurs de sa dame, voulait aller chercher la mort en Palestine.

« Roman! toujours roman, fit Berthe; quel homme est jamais mort ainsi? »

— Belle mie, j'en ai connu, dit Radegonde se redressant. Le sire de Cornouailles fut en Terre Sainte pour mériter ma main; il y fut percé de part en part en prononçant le nom de Radegonde!

— J'avais oui dire, ma tante, dit Berthe, que la châtelaine de Brice régnait sur son cœur et qu'il porta ses couleurs en Palestine.

— Chansons, chansons, ma nièce, l'écharpe du comte était nacarat; je l'avais brodée moi-même. Pâlie sous le soleil d'Asie, on prétendit que cette écharpe était rose comme les nœuds de la châtelaine de Brice, mais je savais à quoi m'en tenir. Voyant Berthe sourire, Radegonde ajouta: « Mais vous ne croyez à rien! Vous ne me croiriez pas non plus, si je vous disais que le sire de Saint-Pol a convoqué ses tenanciers, et que lui aussi va ferrailler en Terre-Sainte. »

Un grand silence se fit, car Berthe ne répondit rien,

et Radegonde continua tout bas une lecture si peu appréciée par sa nièce.

La tête penchée sur sa blanche main, Berthe était plus que jamais triste et rêveuse; elle avait quitté son rouet et regardait vaguement le foyer. On eût dit qu'elle y puisait de mélancoliques souvenirs, qu'elle y recherchait la trace, l'explication cachée du triste état de son cœur...

On entendit tout à coup comme le bruit d'une petite fusée, et la jolie flamme apparut au foyer. Elle se prit à danser devant Berthe, vive, légère, joyeuse; elle caressa bûche, tison, charbon, tout jusqu'à la cendre même qu'elle semblait vouloir échauffer de ses folles ardeurs. Puis Flammette s'arrêta brusquement. Elle s'allongea sérieuse et sans mouvement, et comme perchée sur le chène noirci. Unesombre fumée l'enveloppa, son éclat parut terni... C'est que Flammette, pour la première fois de sa vie, s'était mise à réfléchir. Elle était étonnée, affligée, découragée de ne pas trouver le bonheur dans ces lieux où elle avait cru le fixer. Elle se demandait s'il était bon d'exaucer si promptement les vœux d'une imprudente jeunesse. Faisant enfin des réflexions plus graves encore, Flammette trembla de tout son petit corps, quand elle se rappela qu'elle avait osé lutter avec les sages décrets de la Providence!

Flammette était bonne fille et sans prétentions. Elle reconnut facilement son erreur et très-promptement aussi elle se décida à la réparer. Elle fit un saut tellement prodigieux, qu'au même instant Radegonde crut sentir le feu prendre à son bonnet, et que Berthe reçut à son surcrot l'impression de la plus vive chaleur. Un cri leur échappa, puis tout retomba dans le silence... puis encore deux soupirs l'interrompirent à la fois.

« Aïe, fit Radegonde, ce temps humide m'a rendu mon rhumatisme.

— Hélas! que pense-t-il de moi? fit Berthe.

— Mes rhumatismes?

— Mais non, le jeune comte de Saint-Pol.

— Ma foi, ma mie, qu'il en pense ce qu'il voudra, vous avez voulu lui dire que vous prendriez le voile.

— Oui, je prendrai le voile, dit Berthe ne retenant plus ses larmes, mais si le comte m'oublie!...

Mais d'où venait donc que si tard on entendait la grosse cloche aux premières grilles du manoir? d'où venait que Berthe avait ainsi tressailli?...

On vint bientôt avertir ces dames que de nobles chevaliers partant pour la Palestine s'étaient égarés dans les bois de Keraven, et qu'ainsi chevauchant ils étaient arrivés jusqu'aux portes du castel, où ils demandaient asile pour la nuit, et prière des nobles dames pour la réussite du saint pèlerinage qu'ils allaient accomplir.

Radegonde, effrayée de cette visite nocturne, voulait refuser l'entrée du château, mais Berthe objecta vivement que jamais l'hospitalité n'avait été refusée par ses ancêtres, et suivant ses ordres, on baissa bientôt la herse, et les nobles voyageurs furent introduits.

L'un d'eux paraissait douloureusement ému.

« Quoi! c'est vous, noble comte, » fit Radegonde surprise, en reconnaissant le beau sire de Saint-Pol, qui, sombre, découragé, semblait avoir renoncé pour toujours au bonheur. Berthe baissait les yeux. Qu'avait-elle besoin de regarder: avant que le comte ne fût entré, ne savait-elle pas déjà que c'était lui! Berthe

était redevenue jeune, elle avait repris ses belles illusions

La légende ajoute que le comte trouva Berthe bien plus belle encore et qu'il ne repartit pas. Il conta que, dans la nuit sombre où il s'était égaré, il avait distingué sa route à l'aide d'une petite lueur vacillante qui courait et glissait devant lui. On vit bientôt la

même flamme danser sur les tourelles du vieux manoir : c'était pendant les noces de la châtelaine de Keraven avec le jeune comte de Saint-Pol. On dit même que, pour réparer ses erreurs, Flammette voulut jusqu'à leur dernier jour résider au foyer des nobles époux.

CAMILLE DE REVEL.

PHILANTHROPIE ET CHARITÉ

ESQUISSE.

... A peine installées, ma cousine Ada et moi, dans le château de notre tuteur, à notre sortie de pension, nous nous aperçûmes que nous y mènerions une vie active. Il nous chargea de classer ses lettres et de répondre en son nom à quelques-unes ; il semblait connu de tout le monde, tant on s'adressait à lui naturellement pour faire appel à sa libéralité. C'était en qualité de membre d'un comité de philanthropie, que ces solliciteurs lui écrivaient, réclamant sa souscription avec une chaleur, une véhémence et une passion vraiment extraordinaires. Les plumes féminines étaient particulièrement éloquentes. Ces bonnes âmes avaient besoin de tout ; elles avaient besoin de vêtements neufs et de vieux linges ; elles avaient besoin de bois et de charbon ; elles avaient besoin de bouillon et de viande, de flanelle, de bas, de souliers, et de je ne sais combien d'autres choses encore. Elles possédaient un inépuisable fonds de billets à placer, billets à un shelling, billets à une couronne, billets à un souverain. Le but de leurs demandes et de leurs loteries était très-varié : elles avaient tantôt une nouvelle maison à bâtir, ou la réparation d'une vieille à payer ; tantôt des veuves à loger dans un site pittoresque (plan annexé), ou un témoignage de reconnaissance à offrir à une bienfaitrice, un tombeau de marbre à élever, ou mille exemplaires d'une brochure pieuse qu'elles avaient à faire imprimer, pour être distribués gratis.

Parmi les dames qui se distinguaient le plus par cette bienfaisance rapace et loquace, était une mistress Pardiggle, dont les lettres fréquentes faisaient dire à mon tuteur qu'il y avait deux classes de personnes charitables ; l'une, la classe des personnes qui faisaient beaucoup de besogne et peu de bruit ; l'autre, la classe des personnes qui faisaient beaucoup de bruit et peu de besogne. Nous étions donc curieuses de voir mistress Pardiggle, la soupçonnant d'être un type de cette dernière classe, et nous fûmes charmées lorsqu'elle se fit annoncer un jour avec ses cinq enfants.

C'était une dame d'un aspect formidable, au nez proéminent, portant lunettes, ayant la voix forte, et qui nous fit l'effet d'avoir besoin de beaucoup d'espace autour d'elle, car rien qu'en traversant l'antichambre et le salon, elle renversa trois ou quatre petites chaises avec les pans de sa robe, quoique ces chaises fussent assez loin de son passage. Notre tuteur était absent, Ada et moi, nous étions seules. Nous reçûmes timidement mistress Pardiggle, tant sa vue nous glaça. Les

cinq petits Pardiggle qui la suivaient, nous parurent eux-mêmes tout gelés dans l'atmosphère maternel.

« Mesdemoiselles, nous dit-elle après les premiers saluts, avec une grande volubilité de langage, voici mes cinq fils, vous pouvez avoir remarqué leurs noms sur plus d'une liste imprimée de souscripteurs. Egbert, mon aîné (douze ans), est l'enfant qui, dernièrement, envoya ses petites économies, cinq shellings et trois pence, aux indiens Tocka-Houpous ; Oswald, mon second (dix ans et demi), est l'enfant qui souscrivit deux shellings pour la grande école des sourds et muets ; Francis, mon troisième (neuf ans), souscrivit un shelling, six pence et trois liards pour le même établissement national ; Félix, mon quatrième (sept ans), souscrivit huit pence pour l'hospice des Veuves âgées ; Alfred, mon dernier (cinq ans), s'est enrôlé volontairement parmi les *jeunes champions des plaisirs innocents*, et il a pris l'engagement solennel de ne jamais priser, ni fumer, ni chiquer, jusqu'au dernier jour de sa vie. »

Jamais enfants n'eurent une physionomie plus mécontente. Ce n'est pas seulement parce qu'ils étaient malingres et souffreteux, quoiqu'ils le fussent passablement, mais il y avait quelque chose de farouche dans leur air de mécontentement. A la mention des indiens Tocka-Houpous, j'aurais pu croire qu'Egbert était un des membres les plus misérables de cette tribu, tant il m'adressa un regard sauvage. La figure de chacun de ses frères se renfrognait également à mesure que la mère citait le montant de la souscription ; y compris le petit champion des plaisirs innocents, dont les yeux n'exprimaient pas une humeur moins rancuneuse que ceux de ses aînés.

« Vous pouvez avoir observé, miss Sommerson, continua mistress Pardiggle, que, dans les listes de souscription, les dons de mes enfants sont suivis du nom de *D. A. Pardiggle* : c'est leur père ; j'inscris d'abord ma petite offrande, puis mes enfants, chacun la leur, dans l'ordre de leur âge et de leurs petits moyens ; M. Pardiggle forme l'arrière-garde. M. Pardiggle s'estime heureux de s'inscrire sous ma direction, et voilà comment tout se fait dans la famille pour notre propre bonheur et l'édification des autres. Vous êtes ici dans une belle campagne, » reprit mistress Pardiggle, comme si elle voulait, d'elle-même, changer d'entretien, et, à notre grand plaisir, nous nous rapprochâmes de la croisée pour lui montrer la beauté de la perspective ;

mais il me parut que ses yeux, armés de lunettes, ne se promenaient qu'avec indifférence sur le paysage, et elle nous demanda si nous connaissions M. Gusher.

« Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. Gusher. »

— Tant pis pour vous, dit-elle avec son ton positif; c'est un excellent orateur, plein de feu. S'il montait là, sur cette éminence qui semble faite exprès pour un *meeting* en plein vent, il vous ferait entendre des paroles dont vous seriez édifiées... J'espère, mesdemoiselles, poursuivit-elle en s'éloignant de la croisée, que vous avez deviné mon caractère... On le devine bientôt, car je me livre tout d'abord : je suis une femme active, j'aime le mouvement, aucun travail ne me lasse, je ne sais ce que c'est que la fatigue et j'étonne ma jeune famille, ainsi que M. Pardiggle, quand à la fin de la journée la mieux employée, ils me voient aussi alerte que l'alouette matinale. »

Le visage du sombre Egbert se serait rembruni davantage s'il avait pu, et je le surpris donnant un coup de poing secret dans la forme de son chapeau, qu'il tenait sous son bras gauche.

« Cela me procure un grand avantage, quand je fais mes rondes charitables, ajouta mistress Pardiggle. Si je trouve des personnes peu disposées à écouter ce que j'ai à leur dire, je déclare à ces personnes, sans hésiter, quel est mon caractère : mes bons amis, leur dis-je, je suis infatigable, je prétends ne me retirer que quand j'aurai fini. Cette déclaration est d'un effet admirable ! Miss Sommerson, et vous, miss Clare, j'espère que vous allez m'accompagner dans une de mes visites. »

Impossible de nous en défendre ; je fis en vain valoir mes occupations, vaine excuse ; je protestai de mon inexpérience, cette objection tourna contre moi.

« Justement, dit mistress Pardiggle, vous verrez comment je remplis ma tâche, pour m'imiter plus tard. Je vais, avec ma jeune famille, visiter, ici tout près, un maçon, un très-mauvais sujet, et je vous emmène, ainsi que miss Clare, si elle veut bien me faire cette faveur. »

Ada et moi nous échangeâmes un regard, et nous fûmes d'accord pour accepter. Quand nous revînmes, après être allées mettre nos chapeaux, nous retrouvâmes les jeunes Pardiggle bâillant dans un coin, tandis que la mère arpentait le salon, renversant autour d'elle tout ce qui était à la portée de sa robe. Elle s'empara d'Ada, et je les suivis avec les cinq jeunes philanthropes.

J'aime beaucoup à obtenir la confiance des enfants, et je suis souvent heureuse sous ce rapport, mais, dans cette occasion, je fus très-embarrassée de mon succès. A peine avions-nous franchi la grille du château qu'Egbert, avec la brusquerie d'un petit voleur de grand chemin, me demanda un shelling, sous prétexte qu'on lui soutirait tout son argent de poche. « Mais, mon petit ami, lui dis-je, vous vous servez d'un mot bien impropre, et si votre maman vous entendait ? — Je suis bien sûr, repiqua-t-il en me pincant, que vous penseriez comme moi, si on ne vous donnait de l'argent que pour vous le reprendre ! » Cette réflexion maussade eut son influence sur Oswald et sur Francis, qui se mirent aussi à me pincer le bras, tandis que Félix me marchait sur le pied. Nous passions devant un pâtissier, et je vis le petit champion *des plaisirs innocents* devenir pourpre de rage en pensant sans

doute qu'ayant dépensé en souscriptions tout son avoir, il devait forcément s'abstenir de gâteaux, aussi bien que de tabac.

J'eus pitié de mes jeunes gourmands, mais jamais enfants ne m'ont mis au même degré, le corps et l'esprit à la torture, en se montrant naturels avec moi.

Je ne fus donc pas fâchée d'arriver à la maison du maçon. Elle faisait partie d'un groupe de sales huttes avec des loges à pourceaux contiguës, et des carrés de jardins convertis en mares boueuses. Ça et là un vieux tonneau recueillait l'eau des gouttières, et quand il n'y avait pas de tonneau, elle était contenue dans des espèces de bassins de fange. Sur les portes et aux fenêtres, quelques figures oisives nous virent passer sans trop prendre garde à nous, excepté pour nous regarder d'un air goguenard, ou se dire, sans prendre la peine de baisser la voix, que les riches feraient bien mieux de soigner leurs propres affaires, que de venir se crotter les pieds pour espionner les pauvres gens.

Mrs Pardiggle, toujours en avant, la tête haute, forte de sa décision morale et se récriant sur la malpropreté du peuple, nous conduisit à une chaumière qui était la dernière du village, et dont nous remplîmes presque entièrement l'étroit rez-de-chaussée où se tenait la famille. Il y avait, dans cette pièce humide et malsaine, une femme qui tenait sur ses genoux, près du feu, un pauvre nourrisson, pâle et chétif ; un homme de mauvaise mine, tout souillé de plâtre et de boue, qui, étendu par terre de tout son long, fumait une pipe ; un grand garçon qui attachait le collier d'un chien, et une fille qui lavait quelque chose dans une eau très-sale ; tous ces gens levèrent la tête quand nous entrâmes et la femme, presque aussitôt, se tourna du côté du feu, comme si elle voulait nous cacher qu'elle avait une contusion à l'œil gauche ; aucun d'eux ne nous fit le moindre accueil.

« Eh bien ! mes amis, dit Mrs Pardiggle, mais sa voix n'avait pas, il me semble, un ton *amical*, comment allez-vous tous ? me voici encore. Je vous avais dit que vous ne pouviez me lasser, vous souvenez-vous ? Je tiens parole ! »

L'homme étendu par terre nous regarda d'un air grognon, et nous dit : « Êtes-vous au complet ? ne manque-t-il personne ? »

— Non, mon ami, répondit Mrs Pardiggle en s'asseyant sur un tabouret et en en renversant un autre ; nous sommes tous ici.

— C'est que je pensais que vous n'étiez pas assez encore, peut-être ! dit l'homme à la pipe, en nous examinant les uns après les autres comme s'il nous comptait.

— Vous ne pouvez me lasser, mes braves gens, dit Mrs Pardiggle. J'aime les rudes besognes, moi, et plus rude vous rendez la mienne, plus je l'aime.

— Alors il faut vous la rendre facile, dit l'homme étendu par terre. Car il me tarde à moi qu'elle soit finie, voyez-vous ! J'ai assez de ces libertés qu'on se permet à mon égard. Vous allez recommencer votre inquisition, n'est-ce pas ? Eh bien ! je veux vous épargner la peine des questions : les voici avec les réponses.

Ma fille lave-t-elle ? Oui, elle lave. Regardez l'eau, sentez-la ; c'est celle que nous buvons. Comment la trouvez-vous ? et ne pensez-vous pas que l'eau et le

vin valent mieux? — Mon habitation n'est-elle pas malpropre? oui, elle est malpropre, elle est malsaine; nous avons eu ici cinq enfants malpropres et malsains qui y sont morts, ce qui est tant mieux pour eux et pour nous aussi. — Ai-je lu le petit livre que vous m'avez laissé? Non, je n'ai pas lu le petit livre que vous m'avez laissé. Il n'y a personne dans la famille qui sache lire, excepté moi; et il ne me convient pas de lire un petit livre qui n'est bon que pour un enfant, car je ne suis pas un enfant. Si vous me laissiez une poupée, je ne jouerais pas à la poupée. — Comment me suis-je conduit? Je me suis enivré pendant trois jours et je me serais encore enivré le quatrième, si j'avais eu assez d'argent pour cela. — Comment ma femme a-t-elle un œil poché? C'est moi qui le lui ai poché, et si elle disait non, elle mentirait. »

Il avait ôté sa pipe de sa bouche pour nous débiter cela; quand il eut fini, il se retourna et se mit à fumer. Mrs Pardiggle, qui n'avait cessé de le regarder à travers ses lunettes avec un sang-froid qui paraissait exciter la mauvaise humeur de cet homme, tira de son sac à ouvrage un livre de morale comme elle en aurait tiré un bâton de constable, et voulut ramener par une bonne lecture toute la famille dans une voie meilleure, en leur lisant un chapitre, comme un agent de police aurait lu une ordonnance des magistrats.

Ada et moi nous étions mal à l'aise; nous nous sentions là importunes et déplacées. Mrs Pardiggle poursuivait intrépidement sa lecture, ses enfants l'écoutaient d'un air maussade; la pauvre famille ne faisait pas attention à nous, excepté le grand garçon, qui, chaque fois que mistress Pardiggle appuyait sur un mot avec emphase, faisait aboyer son chien; il était évident qu'entre nous et ces gens-là existait une barrière d'airain que la dame philanthrope était impuissante à écarter. Aussi, ce fut un vrai soulagement pour nous quand elle eut conclu sa lecture. L'homme se tourna vers nous, et dit d'un ton morose : — « Est-ce fini, voyons ? — Oui, pour aujourd'hui, mon ami; mais, je ne suis jamais fatiguée, je reviendrai vous voir dès que ce sera encore votre tour, répondit Mrs Pardiggle. »

Je serais bien fâchée de calomnier Mrs Pardiggle, mais certainement on pourrait lui reprocher de faire la charité d'une manière trop systématique et avec une rudesse qui n'éveille aucune sympathie dans le cœur de ceux à qui elle s'adresse.

Elle sortit avec ses cinq fils; nous la laissâmes partir, et quand elle eut disparu, nous nous approchâmes de la femme assise au coin du feu, pour lui demander si son enfant était malade.

Elle se contenta de lever la tête pour toute réponse; Ada, dont le bon cœur était ému de l'air malheureux de l'enfant, se pencha pour toucher son visage. En ce moment même, je vis ce qui se passait : l'enfant se mourait...

« Oh! Esther! s'écria Ada en s'agenouillant près de lui. Regardez donc, Esther! ma chère Esther! la pauvre créature! comme je plains sa mère! jamais je n'ai rien vu de si digne de pitié! l'enfant! l'enfant! »

Tant de compassion, une sympathie si douce et si sincère, ces larmes, cette main qui serrait la main de la mère, étonnèrent cette pauvre femme et elle fondit en larmes.

Alors, j'ôtai l'enfant qu'elle gardait encore sur ses genoux, je le plaçai de mon mieux sur son misérable berceau, dans l'attitude du sommeil et le recouvris de mon mouchoir. Nous essayâmes d'adresser à la mère quelques paroles de consolation, en lui répétant ce que Notre Seigneur dit aux petits enfants qu'il appelle à lui. Elle ne répondit rien, continuant de pleurer... pleurant abondamment.

Quand je retournai la tête, je vis que le grand garçon avait emmené le chien et se tenait sur la porte en nous regardant, les yeux secs, mais silencieux. La fille était muette aussi dans un coin, les yeux baissés; l'homme s'était relevé, il fumait encore mais il ne disait rien.

Nous sortîmes de la maison sans bruit et sans être remarquées, excepté de l'homme. Il s'éloigna pour nous laisser passer. Il semblait vouloir dissimuler qu'il faisait cela pour nous, mais nous nous en aperçûmes malgré lui et l'en remerciâmes. Il ne répondit rien.

Ada rentra au château tout en larmes, et nous résolûmes de retourner le soir à la chaumière pour y porter quelques secours. Sur notre chemin était un mauvais cabaret, à la porte duquel se pressait un groupe d'hommes. Parmi eux, acteur dans une dispute, se trouvait le père de l'enfant mort le matin. A quelques centaines de pas plus loin, nous vîmes le grand garçon et le chien, dans une compagnie analogue. Nous surprimés enfin la fille qui jaisait avec d'autres au coin de la rue du village, mais elle sembla toute honteuse et se retira pour nous éviter.

Nous laissâmes le domestique qui nous escortait en vue de la chaumière du maçon, et nous entrâmes seules. La pauvre mère, épuisée, dormait d'un fiévreux sommeil sur son misérable grabat. Nous disposâmes nos petites offrandes auprès d'elle, et pendant une heure, Ada et moi nous veillâmes sur son repos. Rien n'avait été nettoyé dans la chambre, mais l'enfant, endormi pour l'éternité, avait été lavé changé et revêtu de quelques lambeaux de linge blanc. Sur mon mouchoir, qui lui servait de linceul, un petit bouquet de romarin avait été déposé par les mains de la malheureuse mère.

Je soulevai le mouchoir, Ada se pencha pour voir l'enfant, et il me sembla que de ses yeux émus rayonnait la lumière d'une auréole qui couronna cette petite tête. L'ange gardien du pauvre enfant lui souriait peut-être...

(Traduit de l'anglais) CH. DICKENS.

Énigme Historique.

Quelle est la princesse, fille et mère des souverains les plus puissants et les plus sages de son époque, qui, après une perte cruelle, privée de sa raison, dé-

pouillée de la puissance, vécut, ne se complaisant plus que dans des funérailles qu'elle faisait sans cesse renouveler?

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 11.

Nous donnons ce mois-ci un catalogue de morceaux de chant et de piano. Les charmantes compositions de Fumagalli, de Mulder, Leduc, Sicca, sont assez connues de nos eunes abonnées, pour qu'il soit inutile de leur en faire

un nouvel éloge. Néanmoins, nous ne nous lasserons pas de les leur recommander comme étant parfaitement choisies et appropriées pour tous les degrés de force.

ÉDUCATION MUSICALE.

Nous avons laissé mademoiselle Giulia Grisi sous les ombrages de sa villa de Mantes, où la fatigue et les beaux jours la retinrent toute une saison. Mais lorsque les soirées d'hiver rappelèrent à Paris les dilettanti et les artistes, on vit reparaitre la grande cantatrice sur la scène de la salle Favart, plus belle, plus resplendissante et plus complète que jamais. De longues études, entreprises dans le recueillement, d'excellents conseils acceptés sans orgueil, le développement d'un talent arrivé à sa plus haute période, devaient nécessairement élever mademoiselle Grisi au sommet de sa gloire. Toutes les œuvres des grands maîtres dans lesquelles elle avait déjà obtenu de légitimes succès, furent reprises cette fois avec une puissance de talent qu'on ne lui avait pas encore reconnue à ce point. Sa voix avait pris une ampleur, son jeu une énergie dramatique, qui enthousiasmaient les auditeurs. Que de moissons de fleurs et de couronnes l'heureuse cantatrice a dû recueillir pendant cette série de soirées glorieuses, passées à Paris au milieu d'un public idolâtre? Où mademoiselle Grisi aurait-elle pu retrouver ces émotions, et toutes les joies profondes qu'elle goûta près de nous? Hélas! nous l'avons vu fuir de nos climats pourtant! L'Angleterre la réclamait, la Russie l'appelait de tous ses vœux. Un jour, elle disparut. La salle Favart se couvrit d'un crêpe funèbre. Les amateurs de musique poussèrent de profonds soupirs; on s'inquiéta, on se tourmenta, puis on oublia. Il fallait bien qu'un peu de philosophie nous vint en aide, sans cela nous serions morts à coup sûr d'une mélomanie rentrée.

Mademoiselle Grisi poursuivit à l'étranger, dans les œuvres déjà citées, le cours de ses légitimes succès. Les journaux français en parlèrent beaucoup d'abord, puis lassés de publier des louanges formulées dans

toutes les langues, ils se turent, et nous n'entendîmes plus le nom de l'éminente artiste qu'à de rares intervalles, comme une mélodie lointaine dont l'écho garde la moitié.

Lorsque l'hiver dernier les Parisiens apprirent le retour de Giulia Grisi, ce fut dans le monde de la musique une véritable révolution. Les portes du théâtre subirent un siège en règle. Tous les artistes lyriques furent pris de vertige. Lequel d'entre eux pourrait rivaliser avec la cantatrice dont le nom avait fait le tour du monde? Enfin arriva le jour de la grande représentation. On donnait *Semiramide*! Chacun était à son poste, chanteur et spectateur, le cœur plein d'émotion. La Grisi fait son entrée. Une triple salve de bravos l'accueille, puis on l'examine, puis on l'écoute. Grisi était encore belle; quoique la pureté de ses traits semble altérée par quelques sillons. Sa taille n'avait plus la souplesse d'autrefois, sa voix n'avait plus cette puissance qu'on avait tant admirée. Elle eut quelques belles inspirations dans le finale du premier acte, et particulièrement dans son duo avec Arsace au moment où elle le reconnaît pour son fils. Mais en dehors de ces morceaux, qui furent pour elle des triomphes, tout le reste de l'opéra ne produisit qu'un médiocre effet. Quelques jours après, elle joua *la Norma* avec Carrion et Angelini. Elle fut froide et contrainte dans la prière : *Casta diva*. Le public souffrait. Pendant l'allegro, quelques murmures se firent entendre dans la salle. Ceci me rappela la pauvre M^{lle} Mars, à laquelle un rustre osa jeter une couronne noire un soir où elle joua *Valérie*, dans les derniers temps de sa vie d'artiste. Mais tout à coup Grisi se releva de cette langueur, retrouva sa verve, sa passion, sa colère dans le duo avec Adalgise, et surtout dans le trio qui le suit, et ce mouvement fut si

subit, cet éclair fut si lumineux, qu'on s'accorda unanimement à trouver la cantatrice aussi grande, aussi majestueuse, aussi admirable qu'aux plus beaux jours de sa gloire.

Dans les derniers temps de la saison, elle chanta trois fois *Lucrezia Borgia* avec Mario, madame Borghi-Mamo et Graziani. Mais, hélas ! l'éclair s'était éteint sous le nuage. On cherchait le soleil, on ne

trouvait plus que l'étoile. Décidément le temps, ce moissonneur infatigable, avait emporté sous son aile les grâces primitives et la verve puissante de ce beau talent.

Pauvre grande artiste ! Peut-être, se disait-elle comme le poète Saadi : Age mûr, tu m'avais promis des couronnes, et je te vois venir les mains pleines de roses flétries !
MARIE LASSAVER.

Revue Musicale.

Adieu, prés fleuris ! adieu, joyeuses fauvettes ! les feuilles tombent, les oiseaux se taisent, la nature s'endort. Voici venir l'automne avec son manteau de brume, voici les campagnes qui se dépeuplent, et les salons qui s'entr'ouvrent, les buissons qui restent sans voix, et les archets qui frémissent. Du silence ici, du bruit là-bas ; hier le rayon du soleil, aujourd'hui l'éclat des lustres, ainsi voguent ensemble le monde et la nature, d'instabilités en instabilités.

Après le *far niente* de la campagne, viennent les plaisirs de la musique. Nous avons assisté dernièrement à l'une des représentations les plus solennelles que puisse enregistrer le théâtre impérial de l'Opéra. L'intelligent directeur chargé de la mission difficile de faire interpréter les œuvres des grands maîtres, a compris enfin qu'une partition aussi complète, aussi admirable que celle de *Guillaume Tell* ne devait pas être scalpée, mutilée, massacrée comme ces poupées de plâtre que les gamins de Paris démolisent à coups d'arbalète. Que fut devenu Rubens si l'on eut effacé de la *Descente de croix* une seule des têtes qui composent son groupe inimitable ? Grâce à la sollicitude et au bon goût du directeur, l'œuvre de Rossini a été rétablie dans sa splendeur primitive, et l'exécution puissante de l'orchestre a secondé les efforts de l'administration. Quant aux rôles principaux, nous regrettons de dire qu'ils ne sont pas complètement à l'abri de la critique. Gueymard, dont la voix est pleine d'ampleur et de sonorité, n'est point arrivé au degré de science qu'exige l'andante de l'air : *Asile héréditaire* du quatrième acte. Ses phrases manquent d'enchaînement, et le sentiment filial qu'exprimait si bien Duprez dans ce magnifique monologue, ne semble pas profondément senti par le chanteur. Bonnehée a de grandes difficultés à vaincre dans le rôle de *Guillaume Tell*, écrit pour baryton grave ; mais il a de très-beaux passages dès qu'il peut faire éclater les notes sonores de son registre supérieur. Le rôle de Walterfurst, si admirablement chanté autrefois par Levasseur, a été fort bien rempli par M. Belval.

Mademoiselle Dussy, dont le timbre un peu trop métallique peut-être ne manque pourtant pas de qualités, n'a pas l'ampleur de voix et l'inspiration nécessaires au rôle de Mathilde. Cependant le public a constaté en elle des progrès notables et l'a encouragée de ses applaudissements.

Madame Borghi-Mamo, transfuge du Théâtre-Italien, a fait son apparition à l'Opéra dans le *Prophète*. C'était une tâche difficile pour la cantatrice que d'aborder le rôle de Fidès, après madame Viardot, mademoiselle Alboni, madame Tedesco et mademoiselle Masson. La débutante s'est tenue à la hauteur de sa réputation, sans néanmoins avoir pu dans les parties graves du rôle parvenir à l'énergie puis-

sante et aux élans passionnés de madame Viardot, qui l'a créé.

Les Dragons de Villars, opéra comique en trois actes de MM. Lockroy et Cormon, musique de M. Maillard, ont fait au Théâtre-Lyrique une entrée plus bruyante qu'agréable. Il est fort difficile aujourd'hui d'inventer des situations neuves, tous les filons de l'intelligence humaine sont épuisés. Aussi les auteurs du libretto sont-ils retombés dans les chemins foulés depuis longtemps par le public du vaudeville, et M. Maillard n'a-t-il pu sur ce thème rebattu composer des motifs empreints de beaucoup de grâce et d'originalité. La mélodie douce et pénétrante n'est pas d'ailleurs une des qualités saillantes du jeune compositeur. Les notes éclatantes, le bruit des cuivres, la sonorité des ensembles, tiennent trop de place dans ses compositions, et leur donnent trop souvent un caractère d'uniformité regrettable. Un peu de gaieté douce, de l'élégance, de la mélodie, puis de la verve, de l'énergie, du mouvement ; pourquoi ne pas unir ces qualités indispensables à une œuvre complète ? Il y a cependant de jolies choses dans l'opéra de M. Maillard, et parmi celles-là nous citerons le duo de la cloche du bon ermite, où mademoiselle Girard a obtenu les honneurs du *bis*. Un autre duo entre Rose et Sylvain nous a semblé fort original. Malheureusement il est suivi de chœurs d'une longueur interminable. L'air à boire du maréchal-des-logis Belamy nous a paru ressembler à un air d'enterrement ; mais il y a des gens qui ont le vin triste. Mademoiselle Juliette Borghèse a été pétillante de grâce, d'esprit et de verve dans le rôle de Rose Friquet. Mademoiselle Girard a montré beaucoup d'entrain dans celui de la fermière. Bref, les *Dragons de Villars*, quoique un peu cavalièrement traités, ne feront pas déchoir M. Maillard du rang où l'a placé la gracieuse partition de *Castibelza*.

Talberg, notre grand virtuose, à peine de retour d'un voyage fructueux dans l'Amérique du sud, a donné à Boulogne un concert dont le souvenir fait encore grand bruit dans tout le département ; une barcarole, des variations sur le thème de l'*Elisir d'Amore*, et la tarentelle de la *Muette de Portici* ont porté au comble l'enthousiasme du public composé en grande partie de nos mélomanes d'outre-Manche. On assure que M. Talberg, chargé de sa moisson de triomphes et de guinées, va se remettre en route pour les États-Unis, cette terre promise des grands artistes.

Nous commencerons notre première revue musicale par le compte-rendu des *Fêtes Siciliennes* de M. Verdi.

MARIE LASSAVER.

RIMES PHILOSOPHIQUES

I

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
 Homme, quel usage fais-tu ?
 Des plantes, des métaux, tu connais la vertu,
 Des différents pays les mœurs, la politique,
 La cause des frimas, de la foudre, du vent,
 Des astres le pouvoir suprême ;
 Et sur tant de choses savant,
 Tu ne te connais pas toi-même !

II

La pauvreté fait peur, mais elle a ses plaisirs.
 Je sais bien qu'elle éloigne, aussitôt qu'elle arrive,
 La volupté, l'éclat, et cette foule oisive
 Dont les jeux, les festins, remplissent les désirs.
 Cependant, quoi qu'elle ait de honteux et de rude
 Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis,
 Au moins, dans leur malheur, ont-ils la certitude
 De n'avoir que de vrais amis.

III

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges !
 Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours !

Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
 En des égarements étranges.
 L'amour-propre est, hélas ! le plus sot des amours !
 Cependant, des erreurs il est la plus commune.
 Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
 Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
 Nul n'est content de sa fortune,
 Ni mécontent de son esprit.

IV

En grandeur de courage on ne se connaît guère,
 Quand on élève au rang des hommes généreux
 Ces Grecs et ces Romains dont la mort volontaire
 A rendu les noms si fameux.
 Qu'ont-ils fait de si grand ? Ils sortaient de la vie,
 Lorsque, de disgrâces suivie,
 Elle n'avait plus rien d'agréable pour eux.
 Par une seule mort ils s'en épargnaient mille :
 Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer !
 Il est plus grand, plus difficile,
 De souffrir le malheur que de s'en délivrer.

M^{me} DESHOULIÈRES.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

PATÉ DE DINDON. — Désossez la volaille en lui conservant sa forme, prenez une livre de godiveau, une livre de porc frais haché très-fin, mêlez-y fines herbes, échalottes hachées, épices, et remplissez le dindon avec cette farce. Placez-le dans une terrine qui aille au feu, ajoutez des morceaux de veau maigre pour donner du jus, couvrez avec des bardes de lard, fermez la terrine avec de la pâte et mettez au four pendant cinq à six heures.

GATEAU AU MACARONI.

Demi-livre macaroni.
 Quart raisin de Corinthe.
 Une poignée de raisins secs sans pépins.
 Demi-verre à vin de rhum.
 Deux litres de lait.
 Une gousse de vanille.
 Huit œufs, le blanc en neige.
 Demi-livre de sucre.
 Demi-quart de beurre frais.
 Faites bouillir le macaroni, cassé en morceaux de la longueur du doigt, dans le lait, avec la vanille, pendant une heure.
 Ajoutez-y alors les autres ingrédients, en dernier lieu les jaunes d'œufs battus et les blancs en neige.

Versez dans un moule, mettez au four ou sous le four de campagne, pendant une heure. Servez à sec ou avec une crème légère à la vanille.

COTIGNAC. — Prenez des coings de Portugal bien mûrs, coupez-les par tranches, ôtez-en le cœur, mais ne les pelez pas, rangez les dans une bassine et couvrez-les d'eau ; faites bouillir ; quand les fruits sont amollis et avant qu'ils ne soient réduits en marmelade, retirez-les avec leur eau, mettez-les sur un tamis et sur une terrine pour faire égoutter le jus, sans les écraser ni les presser.

Ceci donne la gelée de coings ordinaire ; mais pour le *Cotignac*, il faut une gelée plus ferme et plus consistante. Voici comment on l'obtient. On prend de nouveaux coings, la même quantité, on les coupe par tranches, on en enlève les cœurs, et on se sert pour les faire bouillir, au lieu d'eau, du jus des premiers. On passe de même, on pèse le jus, on ajoute même poids de sucre, on fait cuire dans la bassine, jusqu'à ce que le bouillon, dans son mouvement, rentre sur lui-même. Le *cotignac* est fait, on le verse dans des pots de confitures. A Orléans, on le verse dans des moules de bois, sculptés en creux, ce qui produit des pains de *Cotignac*, de toutes figures, formant de jolis plats de dessert.

Correspondance.

« Et toi, Jeanne, qu'as-tu fait pendant mon absence?

— Comme je te l'ai écrit, je suis allée dans la famille de mon père respirer l'air si suave et si pur de la campagne; puis je suis revenue près de ma mère, pour qui cette séparation de quelques semaines était un véritable sacrifice; mais tu connais son cœur, jamais il ne fait défaut au dévouement; et comme elle croyait ce voyage utile, elle m'a quittée en souriant...

— Et t'a reçue au retour avec des larmes de joie... Ah! c'est bien la mère telle que je la comprends, telle que nous serons, n'est-ce pas, Jeanne, si un jour cette mission nous est donnée? Mais, dis-moi, j'ai oui dire de par le monde que Berthe se marie?

— Oui vraiment, et elle en est heureuse. Elle épouse non un homme de son choix, — nous nous trompons presque toujours quand nous voulons choisir nous-mêmes, — mais du choix de son père, un savant, auprès duquel elle trouvera, avec toutes les satisfactions du cœur, celles de l'esprit. Famille honorable, chrétienne, identité d'éducation, de position, Berthe trouve tout réuni dans cette alliance, et M. *** peut se vanter de trouver aussi tout réuni dans sa future belle-fille. Le mariage est fixé à la fin de ce mois. Berthe a demandé cinq jours de repos absolu pour conférer avec elle-même sur les obligations qu'elle va contracter; je crois que sa retraite finit demain.

— Quelle singulière idée! faire une retraite avant un mariage, cela ne s'est jamais vu...

— Cela devrait se voir, ma chère Florence, car, si l'est une circonstance dans la vie qui mérite le recueillement, qui appelle la prière, c'est bien celle qui décide de notre avenir. Berthe l'a compris ainsi, et après avoir accepté des mains de son père, et sous l'inspiration de Dieu, un ami et un protecteur, elle a voulu se retirer dans le creux de la pierre, comme dit l'Écriture, pour y sonder son cœur. Aussitôt rendue à ceux qui l'aiment, elle s'occupera des apprêts indispensables; mais je crois qu'ils ne seront pas longs. Sa toilette, elle la veut des plus simples: une robe de taffetas recouverte de deux jupes de tulle, une guirlande de lilas blancs et de roses, un voile. Comme cadeau, Berthe demande: pour bijoux, l'admission et le protectorat d'une petite orpheline dans une maison religieuse; le cachemire indispensable et un médaillon où seront renfermés les cheveux de sa défunte mère. — L'orpheline est placée, le cachemire et le médaillon sont achetés, et je crois qu'une surprise digne des vertus de celle qui en sera l'objet et de la délicatesse de celui qui la ménage se confectionne chez l'un de nos plus habiles bijoutiers. Quant à l'ameublement de sa maison, le voici tel qu'il m'a été décrit: la table, les buffets, les chaises de la salle à manger seront en chêne de Hollande; le salon, aux peintures blanches et aux moulures dorées, recevra un meuble en bois doré, garni

d'une étoffe de soie jaune: les tables de jeu, le bahut, le piano seront en boule; les glaces vénitiennes, la garniture de cheminée en bronze et or. Le petit salon, autrement dit le boudoir, — mais Berthe ne veut pas qu'on le nomme ainsi, — sera tendu de velours bleu, avec meuble pareil, rideaux blancs et galeries dorées. Là seront les portraits de famille, la table à ouvrage, le petit chevalet, et dans un *souçon* de bibliothèque, les livres à usage journalier de la maîtresse de la maison. La chambre à coucher, toute blanche, rideaux et papiers, recevra des meubles en érable de forme antique. Elle aura pour unique décoration: la glace de la cheminée, une pendule à sujet religieux, accompagnée de deux lampes, un christ et un bénitier. Le cabinet du mari sera tout en vieux chêne, et les sièges en cuir damasquiné. Toutes les curiosités qu'il a rapportées de ses excursions en Afrique, en Syrie et dans l'Inde, y seront placées avec cet ordre et cet esprit d'ensemble que la science donne.

— Tout cela me paraît très-bien, Jeanne, et je serais fort aise de faire bientôt à Berthe mon sincère compliment, de lui présenter mes souhaits... et de voir toutes ces belles choses.

— Elle n'en a aucune encore, et, de plus, je crois qu'il te serait difficile de te présenter chez elle sans la déranger; moi-même, je m'abstiens d'y aller quand je sais ne pas lui être utile! Je t'engage donc à faire prendre patience à ta curiosité; et si ton cœur a besoin d'exprimer quelques bons sentiments à notre amie, dis-lui dans une lettre qu'avec une carte de ta mère tu feras déposer chez elle, et remets ta visite après la réception de ton invitation pour la cérémonie.

— Je suivrai ton conseil, Jeanne, et si tu veux, nous ferons cette visite ensemble.

— Très-volontiers; seulement, prévien-moi la veille, car j'ai un travail d'Hercule à faire en ce moment. Vois quelle planche je prépare!

— Veux-tu que je t'aide? cela me fera plaisir.

— Et à moi donc! Ah! que tu es gentille!.... Assieds-toi là, prends mon crayon, ma plume; glisse ce coussin sous tes pieds, et mettons-nous vite à l'ouvrage.

1, QUART D'UN MOUCHOIR. — Décidément, Jeanne, tu me crois revenue avec une ardeur sans pareille pour le travail. Que de travail dans ce dessin! Il est joli, c'est vrai, mais...

— Ne t'effraye pas, il est moins long que tu ne le crois. Ces petites branches de chrysanthème qui s'arrondissent au-dessus de l'encadrement supérieur, et qui, comme lui, doivent être brodées au plumetis, ces petites branches, dis-je, se font très-vite. — Tu as ensuite cette guirlande de myosotis, de pâquerettes et de marguerites, qui est très-courante et que tu feras au point de plume; puis une bordure, un peu ouvragée, j'en conviens, qui forme une guipure com-

posée de barrettes, d'œillets festonnés, d'un agrément au plumetis et d'un petit feston de bord non bourré. Tu vois que tout cela n'est pas inabordable; et si tu veux, je te réponds qu'en moins d'un mois, sans te gêner, tu peux broder ce mouchoir.

— Et te l'offrir, pour prix de tes encouragements et de tes bons conseils.

— Si tu veux... Le travail d'une amie est toujours pour moi le plus précieux bijou et je porterai le tien, le jour des grandes fêtes.

— Tant d'honneur, en espérance, me donne du courage, Jeanne, je me mettrai à l'œuvre demain. — Continue maintenant, je l'écoute.

2, GARNITURE, broderie anglaise, pour taie d'oreiller ou pour objets de trousseau et de layette.

3, Écusson pour mouchoir, renfermant les lettres gothiques O. Q. — Plumetis et œillets très-fins.

4, J. V. — Plumetis.

5 et 6, Col et manchettes assorties.

— Oh! mais, n'est-ce pas un col brisé, ça?

— Précisément. — Les mousquetaires ont fait leur temps, — et, pour ma part, je suis d'autant plus enchantée de leur *éclipse totale* qu'ils dévoreraient la moitié de ma planche et m'empêchaient de satisfaire ta grande voracité... de dessins. Je puis te dire sans vanité que celui-ci est un des plus jolis que j'aie vus, et que, brodé, ainsi que la manchette, sur nansouk ou sur mousseline, il formera une charmante toilette à usages différents. Sur nansouk (pour le matin), tu le broderas sur étoffe double que tu auras préparée à l'avance comme un col piqué ordinaire, en ayant soin de ne laisser qu'un très-petit espace entre le bord rentré et la piqure. Sur mousseline très-claire (pour demi-toilette), tu termineras par un point de feston non bourré auquel tu ajouteras, si tu veux, une petite dentelle.

— Ce si tu veux, Jeanne, m'indique que tu le préfères sans.

— Bien deviné, Florence, les choses simples sont toujours les plus distinguées, même en lingerie. — Quant à la manière dont tu dois monter ce col et ces manchettes, voici : le col exige un poignet haut de deux centimètres qui se continue en mourant jusqu'à la fermeture. — Les manchettes, elles, demandent un poignet ordinaire.

— Et l'adjonction des doubles boutons en sequins que miss Jeanne a envoyés à son amie le jour de Sainte-Flore.

— Ceux-là ou d'autres, on en fait de toutes sortes.

— Et pour toutes les bourses!

— Oui; et c'est là un mal, car la facilité avec laquelle chacun peut aujourd'hui satisfaire ses fantaisies entraîne...

— Allons, allons, voilà le professeur de philosophie qui recommence son cours. A un autre jour la suite, veux-tu, Jeanne? j'ai déjà des crampes dans les jambes, et nous n'en sommes encore qu'au n° 7.

7, V. J. C. Plumetis fin.

8, Caroline, cordonnet mat et œillets.

9, GUIRLANDE DE CHÈNE. Garniture au plumetis à différents usages. Pour devant de camisole, par exemple, il faudrait supprimer le feston feuilles de roses et faire de cette guirlande des entre-deux que l'on séparerait par trois ou cinq rangées de très-petits plis. La garniture telle qu'elle est servirait pour le col et le bas des manches.

10, PETITE GARNITURE GOURPÈRE. Plumetis et œillets ombrés. Vers le milieu de ces espèces de marguerites, fais une roue. Cette garniture est très-convenable pour orner des pièces de chemises de jour.

11, PETITE GARNITURE pour objets ordinaires de layette. Plumetis simple.

Fin de la petite édition.

12, E. D., plumetis. Les œillets doubles peuvent être faits au feston.

13, QUART D'UN MOUCHOIR, facile et à grand effet, dessin destiné aux talents naissants dans l'art du plumetis. On peut aussi le faire tout au feston ou en mélangeant ces deux genres de broderie; dans le cœur des petites fleurs variées, des jours, ou, à défaut de savoir-faire, tout bonnement des roues avec du fil d'Écosse très-fin.

14 et 15, COL ET GARNITURE pour manches. Plumetis et feston sur tulle crêpe. Ce tulle se place en dessous du nansouk; celui-ci se découpe une fois l'ouvrage terminé et alors la broderie se détache sur le tulle seulement.

16, J. H., plumetis simple.

17, Écusson pour mouchoir à baguettes, renfermant le nom d'Amélie. On fait l'écusson en feston feuilles de roses et le nom au plumetis simple.

18, AUTRE ÉCUSSON. Plumetis très-fin, mélangé de point de plume, de point sablé et de jours dans le cœur des fleurs. Un cordonnet fin reproduit le grillage et les anses de la corbeille.

19, L. N., plumetis et point d'échelle.

20, 21, L. B., plumetis et point d'échelle.

22, J. M., plumetis.

23, A. B., plumetis et œillets.

24, Emma, plumetis fin et point d'échelle.

25, MOITIÉ D'UNE VOILETTE RONDE, dessin copié sur une voilette en application d'Angleterre. Tu devines que c'est pour broder également en application sur tulle de Bruxelles avec mousseline très-fine.

— On porte donc toujours ces petites horreurs-là? J'espérais qu'elles auraient fini leur règne avec les beaux jours.

— Ah! Florence, peux-tu déclamer ainsi contre la mode! A vrai dire, je n'aime pas celle-ci plus que toi; cependant l'autre jour, une amie de ma mère vint avec sa fille nous faire visite; celle-ci avait, attachée au bord de la passe de son chapeau, une de ces voilettes en tulle noir dit *point d'esprit*, garnie de sept rangs de toute petite dentelle, surmontés chacun d'un velours zéro. Eh bien! croirais-tu que je me suis surprise faisant en moi-même l'éloge de cette voilette?

— Je n'en suis pas étonnée, Jeanne, elle devait être jolie, plus jolie même que celle que j'ai rencontrée dans le même genre : à celle-ci la dentelle était remplacée par un petit effilé Tom-Pouce; c'était un peu lourd. Mais, j'y pense... en t'écoutant et en étudiant ce dessin, il me semble qu'il serait possible de faire sur tulle noir, à réseau très-fin, une application de crêpe, et de réaliser ainsi une imitation de Chantilly aussi exacte, aussi parfaite que celles de Bruxelles ou d'Angleterre?

— Je doute du succès, Florence, mais l'essai n'est pas impossible, et si tu veux l'entreprendre...

— Merci, Jeanne, je préfère ma voilette toute simple de quinze francs, et, mieux encore, un point

d'esprit garni d'une petite ruche de tulle ou d'un ourlet rempli par un ruban, que cette fantaisie de longue haleine.

— Alors, passons à autre chose.

26, *Léocadie*, plumetis.

27, *Polixène*, plumetis.

28 et 29, *COL ET MANCHETTE* à broder sur nansouk double. Plumetis simple et feston feuille de rose au bord.

30, 31, *PASSE ET ROND D'UN BONNET* du matin. Plumetis, broderie anglaise et roues. La garniture n° 2 posée sur deux rangs tout autour de la passe serait d'un bon effet.

32, *BAS DE JUPON*. Feston ordinaire, feston feuille de rose et œillets ombrés. C'est par erreur que des croix se trouvent dans le bas du dessin comme indiquant des jours; ils seraient là assez déplacés, tu ne dois conserver que ceux qui remplissent l'intérieur des fleurs.

33, *Hélène*, plumetis.

34, *Idaline*, plumetis fin.

35, *L. L.*, enlacés plumetis.

36, *G. L.*, plumetis et œillets ou pois.

37, *BAS DE JUPON*. — Plumetis et feston. Tu vois que les jours sont encore mal désignés. Ces deux dessins (celui-ci et celui du n° 32) peuvent être brodés, soit au-dessus d'un ourlet de dix centimètres, soit au bord du jupon.

38, *G. A.*, plumetis simple ou feston.

Tournons notre planche. Nous voici en face de lignes *non géométriques* et de dessins de toutes sortes. Veux-tu chercher les n°s 39 et 40? Précisément les voici. Ils te montrent la première partie du manteau Ristori, le dernier de la planche du mois d'octobre. Une transposition de noms l'a fait désigner sous celui de Romanoff, c'est *Ristori* que tu dois lire. Maintenant, dis-moi, te reconnaitras-tu au milieu de ce dédale de petits sillons et de signes différents?

— Oh! parfaitement; n'est-ce pas une algèbre à notre usage, aussi familière que le sont les A plus B, pour nos mathématiciens?

— Très-bien, algébriste; et puisque tu es si habile, prends ce papier demi-végétal, retrace dessus la ligne brisée et toutes celles qui lui ressemblent, dans l'ordre marqué; sur une autre feuille, retrace celles qui sont brisées avec des intervalles d'un autre sens, et quand tu auras ainsi relevé toutes tes lignes, que tu auras découpé toutes tes esquisses, prends ta planche de manteaux d'octobre, et, sous son égide, réunis toutes tes pièces à l'aide d'épingles ou, ce qui mieux serait, d'un bâti. Ce genre de manteau se portera à la ville et pour sortie de bal. Pour la ville, fais-le en drap édreton cannelé, couleur marron foncé, portant en lui-même sa doublure, et borde-le à cheval, avec un galon assorti à ton drap et un gland à la pointe du capuchon. — Pour sortie de bal, fais-le en cachemire d'Ecosse blanc, double-le en peluche bleue ou rose, et borde-le d'une bande de moire antique, pareille à ta doublure. Tu peux orner les deux côtés de cette moire d'un petit effilé Tom-Pouce, du prix de vingt centimes le mètre, mais c'est là un agrément et rien de plus.

— Et le capuchon, Jeanne?

— Il va sans dire qu'il doit être orné comme le bord du manteau et doublé de même. Ah! petite fauvette, je te vois déjà enveloppée dans ce chaud Ristori, le capuchon sur la tête, attendant sans crainte

sur le péristyle glacé des Italiens la voiture qui doit te reconduire chez toi. As-tu remarqué que ce capuchon n'est pas rapporté? Il fait partie du devant du manteau et n'arrive qu'au milieu des épaules où, comme tu le vois, il est terminé par deux flots retombant sur la poitrine. Les mêmes flots ou glands ornent, je te l'ai déjà dit, la pointe du capuchon.

41. *SACHET A MOUCHOIR*, à gants ou à cravates.

— Sauf changement de destination, Jeanne.

— Sans doute, aussi vaudrait-il mieux remplacer le mot *mouchoir* par les initiales de la personne à qui ce sachet doit appartenir. Ce serait plus aimable, et un moyen de l'en laisser disposer à son gré. Pour faire ce sachet, sers-toi de moire antique blanche, et brode en soutache cerise, et en or, le dessin que je t'offre. Tu peux remplacer la soutache par deux rangs de points de chaînettes en cordonnet vert ombré. A défaut de moire blanche, prends de la moire marron et fais ta chaînette en cordonnet bleu; ce sera moins joli, mais aussi bien moins salissant. Ouate, pique, parfume une doublure pareille à ton dessus de sachet en dissimulant une couture sous une grosse ganse en passementerie dont tu formeras des rosettes aux quatre coins. Le mot ou le chiffre qui forme le centre de ton sachet doit être brodé au passé, avec soie pareille à l'entourage.

42. *CROQUIS* d'un vide-poche dont le dessin se trouve au n° 43. Le dessin tel qu'il est là a été composé pour broderie au passé sur fond blanc, avec de la soie cordonnet dans la couleur naturelle des fleurs qu'il représente; il peut te servir pour le vide poche que tu as le projet de faire en perles sur canevas, mais aux conditions suivantes :

Sur du canevas Pénélope numéro 26 ou 28, décalque au crayon ou avec de l'encre de chine, le dessin numéro 43, en ne traçant que le contours des fleurs, leurs tiges et les nervures des feuilles. Prends ensuite des perles blanches, rocaille, des perles dorées de même grosseur, et avec les premières fais les fleurs; avec les autres, les nervures et les tiges de tes feuilles. Quant au fond, sur lequel reposera la guirlande, fais-le en soie d'Alger, bleu Suède. Je te recommande d'employer le demi-point surjeté avec barre de soie tendue sur la rangée que tu vas recouvrir : pour la monture, c'est là souvent que l'auteur s'embarrasse; mais les n°s 44 et 45 vont te tirer d'embarras : l'un est le patron du dos du vide poche, l'autre celui du fond. Tu les tailles dans un carton fort et tu les recouvres : l'un, d'un satin posé à plat sous lequel tu mets un peu de coton pour faire légèrement bomber; l'autre, le dos, d'un satin que tu plisses perpendiculairement, en ayant soin de dissimuler les coutures sous les plis drapés. Ces deux parties faites, occupe-toi de la troisième; c'est la plus essentielle, c'est celle brodée. Tends-la sur un carton doublé comme l'est le dos; puis, couds ensemble les trois parties de ton tout. Tes surjets faits, cache-les par une ganse assortie aux couleurs du vide-poche, et avec cette ganse forme une anse semblable à celle du croquis. Cette anse n'est qu'un ornement, car le vide-poche est suspendu à deux clous par deux anneaux placés derrière le montant.

— Mais, Jeanne, à quel prix peut revenir cet ouvrage?

— Voici : Il faut d'abord pour 75 cent. de canevas; 50 grammes de perles blanches, soit 2 francs; une

masse de perles dorées, 2 fr. 50 c.; 3 fr. de soie d'Alger; 3 mètres de ganse, 1 fr.; 4 mètres 50 cent. de satin, prix variant selon la qualité; 2 glands algériens, perles et soie, et enfin 60 centimètres de percaline pour la doublure extérieure du fond. Total, 15 à 18 f. Pour ce prix, M^{me} Marie Soudant te monte ton vide-poche et te fournit tout ce qu'il te faut pour le faire; tu vois qu'il n'y a pas grand avantage à le monter soi-même.

46. CROQUIS D'UN PORTE-CIGARES A PORTES. Tu connais certainement cette invention, qui n'est pas née d'hier, mais qui n'en a pas moins de mérite pour les fumeurs. Depuis quel temps on a appliqué le même système aux flacons à odeurs et aux boîtes à ouvrage, mais la préférence reste aux cigares et pour cause...

— Quel rapport ces sortes de boîtes ont-elles avec nos travaux, Jeanne?

— Tu vas l'apprendre. Ces boîtes ont quatre panneaux, c'est chacun d'eux que tu peux décorer d'une broderie faite sur velours, avec le dessin n° 48 et exécutée au passé, avec du cordonnet vert nuancé. Tu donnerais à ton travail dix centimètres de largeur sur seize de hauteur, et tu feras en fil d'or les nervures de tes feuilles et le culot de chaque gland. Je crois qu'une broderie couleur sur couleur serait plus distinguée encore que ces nuances sur fond tranchant. Tes quatre portes décorées, il te reste à faire le dessus de ta boîte, dont le dessin t'est donné sous le n° 47.

On peut à la rigueur, ne broder que ce dessus; mais l'œuvre serait incomplète.

— Jeanne, si, au lieu du passé, on employait la soutache?... ou bien encore, si on brodait ce bouquet sur canevas de soie qu'on incrusterait dans le milieu des portes et dans le milieu du rond, ce serait tout aussi joli.

49. BUVARD PORTEFEUILLE. Ce genre de buvards est tout à fait nouveau; il fait portefeuille et se ferme par une petite serrure soit en acier, soit en cuivre doré: c'est le dessus qui en décide. On le fait en velours, en moire, en casimir, en peau, selon la fantaisie de chacun; les deux bouquets qui l'ornent seront brodés au passé avec cordonnet, soit de couleur tranchante, soit de couleur sur couleur. Tout autour serpente une soutache assortie à la broderie; aux endroits marqués de pois, on place une perle de jais, d'acier ou d'or.

Le velours vert avec broderie pareille, perles et monture en acier, serait joli pour dame. Le velours bleu Suède ou de France, avec fleurs nuancées, pourrait être destiné à une jeune amie. Quant au père ou au frère, ils seraient heureux du maroquin mat, doré, avec broderie de soie verte, perles et monture en acier. Voilà donc des buvards pour tous les âges et tous les goûts.

50. ÉCRAN RACONI. Cet ouvrage se fait sur canevas numéro 18, avec du *raconi*, nouvelle soutache ainsi nommée; cette soutache est plate. Sa largeur n'est pas tout à fait d'un centimètre, elle est de diverses couleurs, mais surtout blanche lamée d'or ou d'argent. — Lorsque tu as en mains le morceau de canevas *pénlope* dans les dimensions voulues, dimensions relatives à la grandeur que tu veux donner à l'écran, tu dois enlever sur ce canevas un carré dans la hauteur et un dans la longueur; répéter cela de deux en deux carrés, ce qui produit un petit carré se

détachant sur un vide; ceci terminé, prends le *raconi* blanc et or, par exemple, que tu enfiles dans un passe-lacet et que tu disposes sur le canevas en *point de chaumont*, c'est-à-dire allant de gauche à droite, passant le *raconi* dessous les fils découpés et dessus le petit carré conservé. Le travail doit être bien plat et arrêté solidement aux extrémités de chaque rang. Le *raconi* blanc une fois posé, tu feras de même pour celui en couleur qui pourra être bleu et or; cet écran est ensuite monté comme tous les écrans. Tu garniras le tour d'une passementerie et d'une chenille.

51-52, ALPHABET, grand et petit, plumetis.

53, E. D., plumetis.

53 bis, Col de crêpe, dessin pour soutacher. Ce genre de col est presque aussi grand que ceux à biais. Pour ceux que l'on brode au plumetis, on emploie les dessins des cols blancs de mousseline.

54, G. S., plumetis.

54 bis. CROQUIS D'UNE COIFFURE EN CHENILLE. Ce charmant bonnet-coiffure se fait en fine chenille de couleur ou noire, la chenille noire est préférable: avec du tulle de Lyon uni et très-raide fais une passe à pointe arrondie sur le front, sur les joues et de longueur en harmonie avec celle de la figure que cette passe doit coiffer. Borde-la (cette passe) d'un fil de laiton recouvert de soie noire et place-la sur une tête de carton, autrement dit *tête à modiste*. Cette passe ou carcasse doit tourner tout autour de la tête comme si l'on voulait faire une coiffure sans fond. Par derrière, vers la nuque, elle ne doit pas avoir plus de deux doigts. Ceci bien compris, prends la chenille *laitonnée* (douze pièces à 60 centimes), et avec cette chenille fais le fond de ce bonnet, lequel n'est autre qu'un grillage nommé *résille*. Il se fait sur la tête à modiste. Chaque carreau de cette résille doit avoir un centimètre; il est retenu aux quatre coins par un point noué. Chaque bout de chenille est arrêté autour de la petite passe ou carcasse; ensuite, avec la même chenille, tu feras une tresse ayant la largeur de deux doigts. Tu la placeras sur le devant, d'une tempe à l'autre à peu près. Quant aux touffes des côtés, elles ne sont pas plus compliquées que le reste; toujours avec la même chenille *laitonnée*, fais une toute petite boucle d'un centimètre de hauteur, retenue par du fil un peu fort, puis une deuxième et une troisième boucle, de deux centimètres; enfin quatre autres de cinq centimètres, que tu places en sens contraire des trois précédentes. Toutes ces boucles bien régulièrement faites et bien arrondies, font un peu l'effet d'une rose ou d'un pavot: lorsque tu auras un certain nombre de ces fleurs tu les grouperas de chaque côté de la petite passe. Je ne puis te dire la quantité que tu dois en mettre, cela dépend de la dimension donnée à la passe, mais je te fais observer qu'il faut que ce soit très-fourmi. Les fleurs placées sur deux rangs par derrière seront plus petites que celles dont je viens de parler. Comme tu vois, cette coiffure n'a rien d'ennuyeux à faire, elle sied à ravir et a le grand avantage de ne craindre ni la fumée, ni la poussière; quelquefois on entremêle à la chenille de la dentelle noire; mais tu comprends qu'alors il ne s'agirait point de toi.

Ouf!... Il me semble Jeanne, que nous avons bien gagné un peu de repos.

— Et notre gravure de modes?

— Bah! nous la verrons une autre fois. Je n'en puis plus.

— Tiens, voilà pour te reposer.
— Oh! la jolie couronne de fleurs, c'est à moi qu'elle est destinée, je suis sûre?
— Tu l'as dit; mets-la donc avec tes affaires et joins-y ces deux gravures, mais à la condition d'écrire encore l'explication que je vais te dicter.

EXPLICATION DES GRAVURES DE MODES.

Toilette de chez soi. — Robe de taffetas à grands carreaux écossais. Dans le bas de la jupe sont placées deux larges bandes de taffetas uni; du taffetas pareil forme sur le devant un tablier, retenu par trois rangs de boutons en velours. Le corsage, à longues basques, est aussi garni de bandes de taffetas remontant sur les épaules en forme de bretelles, lesquelles sont bordées d'une petite guipure; des petits boutons grelots ferment le devant et bordent le bas du corsage, simulant un gilet; sur les poches placées de chaque côté des basques se retrouvent les mêmes boutons. Les cinq bouillonnés de la manche sont terminés par un volant retombant sur des sous-manches de mousseline brodées; col assorti.

Les cheveux, disposés en tresse sur le devant, sont par derrière ornés de deux petites barbes en guipure.

Toilette de petites soirées. — Jupe en popeline Palmyre, corsage en mousseline; des bouillonnés, dans lesquels sont passés des rubans se terminant par un nœud; entre ces bouillonnés des entre-deux de mousseline brodée; tout autour des basques un volant aussi en mousseline brodée, ayant pour tête un bouillonné plus grand que ceux placés dans la longueur du corsage; les manches sont dans le même genre. Par cette description, ayant surtout le dessin sous les yeux, tu dois juger combien il te serait facile d'exécuter toi-même ce corsage pour une foule de petites réunions. En changeant la jupe et la couleur des rubans du corsage, cela fait dans la toilette une métamorphose complète. Dans les cheveux se trouvent des nœuds de velours que l'on peut remplacer par des nœuds de ruban, ou bien encore par une résille en chenille, coiffure bien adoptée dans ce moment.

GRAVURES DE COSTUMES D'ENFANTS.

Toilettes de jeunes filles de onze à douze ans. — Robe

de popeline anglaise, ayant au bord des cinq volants trois petits galons en peluche. Talma *Ariel*, produisant l'effet d'un paletot à manches; il est en drap de velours avec doublure tenant à l'étoffe; tout le tour ainsi que le col est garni d'un galon chiné. — Chapeau de castor à poil ras orné de velours.

La petite fille à côté porte une jupe écossaise en drap de Chambéry, avec un corsage également en drap uni; le tour de la basque découpée en feston, est garni d'un velours formant bretelle sur les épaules; une bande pareille est posée devant, au milieu, ainsi que sur le dos, entre les deux épaules. Les manches très-courtes, coupées en sabot, sont aussi garnies de velours, elles retombent sur un grand bouillonné de mousseline unie. Bottines en casimir de la couleur du corsage.

Vient ensuite un petit costume de bal qui te sera peut-être fort utile, car je suis bien sûre qu'une fois le carnaval arrivé, tes petites nièces auront comme nous leurs bals. Cette charmante toilette est aussi jolie que facile à faire.

Sur une jupe de taffetas d'Italie rose, bleue ou blanc, sont disposés des velours noirs comme te l'indique la gravure; parfois le taffetas est remplacé par de la tarlatane, du tulle ou du crêpe, et les velours par du ruban de satin.

Enfin, la dernière petite fille porte une jupe de cachemire américain, avec un corsage de velours ayant un rang de grelots sévilliens au bord des basques et des doubles manches.

Le seul petit garçon de toute cette bande enfantine porte un costume Henri IV, composé d'une petite veste en drap, bordée tout autour ainsi qu'aux manches d'un velours dentelé, s'ouvrant sur une chemise à jabot; la jupe est pareille; le chapeau est en feutre marron avec plume.

— Eh bien, sans t'en douter, voilà nos deux gravures expliquées. Il ne me reste plus qu'à te donner le mot du rébus.

— Ah! Je l'ai deviné, c'est : — *A grand pêcheur échappe anguille.*

— Bien; voyons maintenant si nos mères voudraient nous faire profiter de ces derniers rayons de soleil si doux, si bons, et qui donnent tant d'attraits à tout ce qu'ils éclairent. Dans quelques jours ils ne seront plus; ainsi passent toutes choses en ce monde. »

ÉPHÉMÉRIDES.

4 Novembre 1584. — Mort de saint Charles Borromée.

Ce grand prélat descendait d'une illustre famille; il était neveu du pape Pie IV, et il n'employa ses avantages que pour servir l'Eglise, réformer les mœurs du peuple, et secourir les pauvres, les ignorants, les misérables. Exemple des prêtres et des religieux, il vivait dans son palais épiscopal de Milan, avec l'austérité d'un trappiste. Dur à lui-même, il était toute tendresse pour les malheureux. Pendant l'affreuse peste qui désola Milan, il prodigua à son peuple des secours de père. Secondé par son clergé, qu'il anima de sa charité, il pourvut aux besoins corporels et spirituels des malades, les visitant, leur portant lui-même les sacrements. Pour les nourrir et

les habiller, il vendit et donna tout ce qu'il avait, jusqu'à son lit, se réduisant à coucher sur le plancher. Il s'appliqua surtout à désarmer la colère de Dieu par ses prières, ses jeûnes, ses pénitences, s'offrant lui-même pour le salut de tous.

Cette belle vie, usée par les travaux et les austérités, ne fut pas de très-longue durée. Une grave maladie saisit le saint archevêque à Aroul; il se fit transporter à Milan, et mourut dans les sentiments de la plus grande ferveur, en prononçant ces mots : *Ecce venio. Voici que je viens.* Il était âgé de quarante-six ans. Paul V plaça au rang des saints le charitable serviteur des pestiférés.

Mosaïque.

Le couvent de Saint-Jacques à Paris, où se tinrent les assemblées des *Jacobins*, renfermait dans son enceinte la sépulture de Robert, sixième fils de saint Louis et tige de la maison de Bourbon. Son fils, son petit-fils, son arrière-petit-fils, l'y rejoignirent, et leurs restes unis ne formèrent plus qu'un tombeau sur lequel était gravée cette épitaphe : *Ici est la souche des Bourbons; ici est renfermé le premier prince de leur nom; ce sépulcre est le berceau des rois.* Destinée singulière! le couvent de Saint-Jacques, où la maison de Bourbon avait été baptisée dans la personne de son fondateur, et où reposaient ses premières générations, fut le lieu d'où partirent les premiers coups qui la renversèrent du trône de France!

LACORDAIRE.

L'ordre est un grand moyen d'indépendance, et l'une des marques les plus sûres de la noblesse et de l'élévation de l'âme; car on calcule avec soi pour n'avoir rien à solliciter de personne.

M^{me} NECKER.

On dit peu de choses solides lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

VAUVENARGUES.

On était à peine au milieu de la nuit. C'était le temps auquel une femme qui, pour soutenir sa vie, n'a d'autre ressource que ses fuseaux et une faible industrie dans les arts de Minerve, écarte la cendre du foyer, en rallume les charbons, pour donner au travail le reste de la nuit et distribuer de longues tâches à ses servantes, qu'elle occupe à la lueur d'une lampe, afin que le besoin ne la force pas au mal, et qu'elle puisse élever ses enfants chéris.

VIRGILE (*Enéide*.)

Dans les grandes comme dans les petites choses, l'irrésolution nous fait perdre souvent l'occasion d'être utiles. Tandis que nous nous demandons : Dois-je, ne dois-je pas faire ceci? l'instant s'envole, la fleur du bonheur que nous aurions pu donner se fane, et souvent les larmes du regret ne peuvent la ranimer.

FRED. BREMER.

Écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections que l'on puisse avoir dans la conversation.

LA ROCHEFOUCAULD.

Parler sans penser, c'est tirer sans viser.

Proverbe espagnol.

REBUS.



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.

